



www.comptoir litteraire.com

André Durand présente

Honoré de BALZAC

(France)

(1799-1850)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout '*Les Chouans*', '*Le colonel Chabert*', '*Le lys dans la vallée*',
'*Eugénie Grandet*', '*La peau de chagrin*', '*Le père Goriot*',
'*Illusions perdues*' qui sont étudiés dans des dossiers à part).**

Bonne lecture !

Il est né à Tours le 20 mai 1799, dans une famille de la petite bourgeoisie venant d'une lignée paysanne du Midi. Son père était un administrateur. Sa mère, Anne-Charlotte Sallambier, une femme froide, sévère et indifférente, dépourvue d'instinct maternel, le priva d'amour («*Je n'ai jamais eu de mère !*») déclara-t-il dans sa correspondance, et il la trouva responsable du fait que, selon sa propre expression, «*il ait enduré la plus épouvantable enfance qui soit jamais échue sur terre à un homme !*»). Elle le mit en nourrice à la campagne, à Saint-Cyr-sur-Loire, et l'oublia pendant trois ans. Au début de 1803, il fit son premier voyage à Paris, chez ses grands-parents Sallambier. En 1804, il entra comme externe à la pension le Guay à Tours où il resta jusqu'en 1807. De 1807 à 1813, il fut pensionnaire au collège oratorien de Vendôme qui, avec ses tours sinistres et ses robustes murailles, lui donna l'impression d'une prison plutôt que d'une maison d'éducation. Il passa ces années dans un état d'hébétéude traversé de sursauts d'énergie. Il souffrait déjà d'une «*congestion d'idées*» causée par un excès de lectures. En 1812, en quatrième, il aurait rédigé un «*Traité de la volonté*». En 1813, il quitta le collège pour raison de santé et entra comme externe à l'institution Lepître puis à l'institution Ganser, à Paris où son père fut nommé directeur des vivres. En 1816, à la fin de ses études secondaires, il devint clerc chez un avoué, Me Guillonnet-Merville, où il resta jusqu'en mars 1818, avant de l'être chez un notaire, Me Passez. Ces trois ans passés dans ces bureaux poussiéreux, au milieu des dossiers et des papiers timbrés, lui firent découvrir sur quelles bases, souvent sordides, sur quelles compromissions, repose l'édifice social.

Il s'inscrivit à la faculté de Droit et suivit également des cours à la Sorbonne et au Muséum. Le 4 janvier 1819, il fut reçu au premier examen du baccalauréat en droit, mais refusa de devenir notaire et s'installa dans une mansarde, 9 rue Lesdiguières, près de l'Arsenal.

Ayant affirmé très tôt une vocation littéraire, il consigna ses réflexions dans de nébuleuses «*Notes philosophiques*», rédigea des «*Notes sur l'immortalité de l'âme*», une «*Dissertation sur l'homme*», s'essaya à l'opéra-comique («*Le corsaire*») et à la tragédie :

«Cromwell»
(1819)

Tragédie en cinq actes et en vers.

Commentaire

Comme d'autres à cette époque, Balzac s'intéressait à la « révolution » anglaise du XVIII^e siècle. Quand il lut son texte devant les membres de sa famille, il dut bien admettre que sa tragédie était manquée et elle fut jugée unanimement désastreuse. Un critique ami de la famille lui déconseilla la carrière littéraire. Il allait se détourner vers la littérature marchande, mais le théâtre allait rester pour lui un modèle dont le roman aura la tâche d'inventer un équivalent en concentration et énergie.

En 1820, sortant de cette expérience malheureuse, Balzac lut «*Ivanhoé*» de Walter Scott. Il vit dans l'écrivain écossais l'exemple même de l'auteur dont les livres se vendent aisément tout en recevant l'accueil favorable de la critique. C'était le genre de destin qu'il souhaitait, lui pour qui la littérature, tout en étant un art, devait être le moyen de parvenir à une réussite sociale. Il en conclut que le roman était l'instrument qui lui convenait. Sous cette influence, il écrivit des romans d'aventures, noirs ou sentimentaux (qu'il nomma lui-même de «*petites opérations de littérature marchande*», des «*cochonneries littéraires*»), un roman médiéval, «*Agathise*» qui deviendra «*Falthurne*», le scénario d'un mélodrame, «*Le mendiant*», entreprit un roman par lettres qui demeura inachevé : «*Sténie ou Les erreurs philosophiques*».

Ayant tiré un bon numéro, il fut exempté du service militaire.

En juin 1821, il rencontra Laure de Berny qui avait vingt-deux ans de plus que lui mais fut son initiatrice, son amante et sa protectrice, et leur liaison allait durer dix ans car sa mère, en le privant d'amour, avait créé en lui le besoin de lui trouver un substitut chez une femme plus âgée que lui. Il

l'appelait « *la Dilecta* », l'élue de son cœur. Elle l'introduisit dans la société aristocratique, lui enseigna la monarchie, fit de lui un royaliste de nuance libérale, encouragea ses plus hautes ambitions, lui parla avec mépris de sa famille, le poussa à ajouter une particule à son nom. et, surtout, l'aida matériellement.

En janvier 1822, il publia sous le pseudonyme de A. de Viellerglé "*L'héritière de Birague*"; sous celui de lord R'Hoone "*Jean-Louis*", "*Clotilde de Lusignan*"; sous celui de Horace de Saint-Aubin, "*Le centenaire*", "*Le vicaire des Ardennes*".

En 1823, ce furent "*Le nègre*", mélodrame en trois actes qui fut refusé par le théâtre de la Gaîté, sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin, "*La dernière fée*".

En octobre 1824, il s'installa 2 rue de Tournon.

Il collaborait au "*Feuilleton littéraire*" et à "*La lorgnette*". En proie à un profond découragement, il publia des ouvrages anonymes : "*Du droit d'aïnesse*", "*Histoire impartiale des jésuites*", "*Code des gens honnêtes*", mais aussi sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin, "*Annette et le criminel*" et son dernier roman de jeunesse qui contenait plus d'un souvenir de sa liaison avec Laure de Berny :

"Wann-Chlore"

(1825)

Roman

Sous la Première Restauration, Horace Landon, ancien officier de Napoléon, éprouve un amour contrarié pour une Anglaise nommée Jane, à laquelle sa pâleur malade a valu le surnom de Wann-Chlore.

Commentaire

Wann-Chlore est une vraie héroïne romantique, à la fois irréelle, voluptueuse et jalouse. Malgré les constantes références au contexte historique, le but était avant tout d'atteindre au pathétique : «*Au moins j'aurai ému*», se félicita Balzac, qui avait mis beaucoup de lui-même dans le personnage d'Horace Landon, homme vif, spirituel et amoureux passionné.

Ce fut le premier grand roman de Balzac qui s'y montrait déjà en possession de son art, qui portait en lui les germes de "*La Comédie humaine*".

Cependant, malgré quelques excellentes critiques, l'œuvre n'eut pas de succès. Remaniée et republiée en 1836 sous le titre de "*Jane la Pâle*", elle ne connut jamais les honneurs de la postérité.

Comme le succès tardait à venir, Balzac se lança alors dans les affaires. En 1825, il s'associa avec l'éditeur Urbain Canel pour la publication des œuvres complètes de Molière et de La Fontaine. En 1826, il obtint un brevet d'imprimeur, fit l'achat d'une imprimerie rue des Marais-Saint-Germain (actuellement rue Visconti). Il livra alors une véritable bataille contre ses concurrents, essaya de pallier le déficit de son entreprise en la complétant avec une fonderie de caractères d'imprimerie, et, mieux encore, rêva d'inventions, d'un papier nouveau, beaucoup moins cher que ceux en usage. Mais ces recherches qui devaient lui apporter la fortune ne firent que l'endetter, et la société fut dissoute en 1828 et il dut accepter la liquidation judiciaire. Ces entreprises financières hasardeuses et des dépenses inconsidérées entraînèrent une dette énorme de cinquante mille trois cents francs, la plus grande partie envers sa mère.

En même temps, ce bourreau de travail se lançait dans de multiples aventures sentimentales, ayant une liaison avec la duchesse d'Abrantès (qui, elle, lui apprit l'Empire), cultivant des liens avec Zulma Carraud, une amie de sa soeur.

Il rencontrait aussi les écrivains libéraux, ceux des "*Annales romantiques*" dont Victor Hugo, était introduit dans les salons à la mode.

En septembre et octobre 1828, il séjourna en Bretagne en vue de la composition d'un roman.

En 1829 mourut son père.

Rejeté vers la littérature, à l'exemple de Walter Scott, il se lança dans le roman historique en se donnant pour tâche ce qui manquait, d'après lui, au Britannique : réaliser la peinture de la passion. Il publia sous le nom de Honoré Balzac :

“Les Chouans”
(1829)

Roman de 420 pages

En 1799, les troupes républicaines du commandant Hulot veulent mater la résistance chouanne dirigée par le marquis de Montauran dont Marie de Verneuil, une espionne au service de Fouché, tombe amoureuse. Mais le policier Corentin, qui est amoureux d'elle, lui fait croire que le marquis la trompe. Elle ordonne alors à Hulot de réduire les rebelles. Finalement, dessillée, elle vient mourir auprès du chef chouan.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir BALZAC – ‘Les Chouans’

***“La physiologie du mariage
ou
Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal”***
(1829)

Essai de 330 pages

Le mariage est une affaire financière que viennent troubler les décevantes pulsions charnelles.

Commentaire

Ce « *pamphlet conjugal* » écrit « *par un jeune célibataire* », petit livre audacieux qui faisait frémir les femmes, fut incorporé dans “*Les études analytiques*” de “*La comédie humaine*”.

“Petites misères de la vie conjugale”
(1830)

Essai de 170 pages

Balzac indiqua, dans sa “*Préface*”, que, des aventures du ménage d'Adolphe et de Caroline, il entendait faire une histoire exemplaire « *où chacun retrouvera ses impressions de mariage* ». Cette préface reproduit la discussion type d'un contrat de mariage, et le couple dont l'histoire va suivre est le couple type. Balzac, avec une précision très caractéristique, nous expose, par le détail, les « *espérances* » qu'il y a des deux côtés. Puis commence l'ère des découvertes, en vertu du principe qu'« *une jeune personne ne découvre son vrai caractère qu'après deux ou trois années de mariage* ». Les quelques joies trop brèves du jeune marié sont bien vite troublées par les « *taquinages* », les agaceries de la jeune femme. Les ennuis qui découlent de la vie de société, les jalousies, les reproches incessants de Caroline, ses dépenses inconsidérées, sa conception toute particulière de la logique, les insinuations d'une belle-mère hypocrite ont bientôt fait de mettre Adolphe hors de lui et de lui ouvrir les yeux : il découvre dans sa femme un être stupide, borné, égoïste et foncièrement vulgaire, que ses apparences distinguées, le vernis d'une bonne éducation, ne lui avaient pas permis

encore de soupçonner. Les premières oppositions tranchées se manifestent à propos de l'éducation du fils, et petit à petit s'accumulent les malentendus, les entêtements de part et d'autre. Caroline fait figure de victime, elle est incomprise, persécutée par un époux qui heurte sans cesse sa prétendue délicatesse ; elle feint de ne prétendre à rien, mais, en fait, sous le prétexte de vapeurs, de malaises nerveux, parvient à imposer en tout sa tyrannique volonté. Elle n'oublie pas que c'est elle qui a apporté l'argent au ménage, que sans elle Adolphe serait pauvre ; surtout elle ne lui laisse pas l'oublier. Aussi, lorsque les affaires du mari tournent mal, saisit-elle ce prétexte pour prendre les rênes de l'administration familiale. Balzac en reste là de son récit, se contentant d'ajouter : « *Aussi bien, cet ouvrage commence-t-il à vous paraître fatigant, autant que le sujet lui-même si vous êtes marié.* » Puis il tire la « *logique* » de cette histoire qui, selon lui, « *est à "La physiologie du mariage" ce que l'Histoire est à la Philosophie, ce qu'est le Fait à la Théorie* » : « *Toute différence entre la situation d'Adolphe et de Caroline réside donc en ceci : que, si monsieur ne se soucie plus de madame, elle conserve le droit de se soucier de monsieur.* »

Commentaire

« *Les petites misères* » sont très supérieures à « *La physiologie du mariage* » qu'elles illustrent, faisant partie, dans « *La comédie humaine* », des « *Études analytiques* ». Bien qu'elles ne soient pas présentées sous cette forme, elles sont un véritable roman.

Sans doute Balzac s'y laissa-t-il encore aller à faire des pointes, des réflexions qui se voulaient cyniques et humoristiques ; sans doute le texte est-il encore quelque peu encombré de digressions, de considérations générales, d'« *axiomes* », qui ajoutent assez peu à cette description clinique et très réussie, en somme, de la vie conjugale. Bien qu'ils ne soient que des types interchangeable, les personnages ont une épaisseur, une vie attachante, et l'exactitude de l'évocation, la précision impitoyable des détails, le réalisme presque hallucinant de certaines conversations sont du meilleur Balzac. On découvre en lui un gourmet qui livre les secrets d'une timbale aux champignons à la milanaise ou ceux d'une omelette réussie (ne pas battre ensemble le jaune et le blanc mais faire mousser le blanc avant d'y incorporer délicatement le jaune) .

Il remania et amplifia considérablement ce texte quand il l'incorpora au plan général de son œuvre.

En 1830, Balzac collabora à « *La silhouette* », à « *La mode* », écrivant de nombreux articles et nouvelles, désormais sous la signature « Honoré de Balzac » :

«*El Verdugo*» (1830)

Nouvelle de 9 pages

Un chirurgien de l'armée napoléonienne en Espagne a été enlevé pour qu'il fasse accoucher clandestinement une Espagnole dont il n'a remarqué que le bras qui porte une verrue. Ayant malencontreusement raconté son aventure, il est retrouvé par le mari qui lui jette le bras coupé avant de le poignarder.

«*Étude de femme*» (1830)

Nouvelle de 9 pages

Horace Bianchon fait le portrait de Mme de Listomère, « *le phénix des marquises* », telle qu'elle était en 1823. Âgée de trente-six ans, elle est bien faite et sa taille élancée est nuancée par son petit pied.

Ni laide, ni jolie, d'une beauté tempérée, n'accrochant pas l'oeil au premier regard, elle a pourtant un teint éclatant, des dents blanches et des lèvres très rouges qui contrastent vivement avec l'éclat doux de ses yeux. Sa grâce, ensevelie sous les précautions du maintien froid exigé par les conventions, la rend des plus charmantes. Son regard est imposant et son accent ferme mais doux. Possédant de l'esprit, elle converse avec aisance et même habileté, ne restant jamais longtemps embarrassée dans une situation délicate, car elle voile *«toutes ses pensées par un de ces sourires féminins plus impénétrables que ne l'est la parole d'un roi»*. Élevée dans l'esprit de l'Ancien Régime, mariée depuis sept ans, elle fait en sorte d'être toujours en règle avec l'Église et avec le monde, se plaît à affecter une certaine pudicité, se fait vertueuse par calcul ou bien par goût, ce qui lui permet de *«causer aussi longtemps et aussi souvent qu'elle le veut avec les hommes qui lui semblent spirituels, sans qu'elle soit couchée sur l'album de la médisance»*. Bien qu'elle ne cherche pas le succès, elle l'obtient partout où elle se présente. Mais elle refuse toutes les avances qu'on peut lui faire. Cependant *«on trouve toujours ce qu'on ne cherche pas»*. Le jeune Eugène de Rastignac, qui avait dansé la veille avec elle, lui envoya, par inadvertance, une lettre d'amour destinée à Mme de Nucingen. Mais Mme de Listomère la lut et chercha à le voir le soir même. Son mari, ayant introduit Eugène auprès d'elle, il s'excusa de sa maladresse, ce qui ne fit qu'exciter la jalousie de Mme de Listomère.

Commentaire

Balzac, situant l'action en 1823, alors qu'il avait lui-même vingt-quatre ans, tout semble indiquer qu'il rapporte là une aventure qu'il a lui-même vécue.

“Adieu”
(1830)

Nouvelle de 46 pages

“L'élixir de longue vie”
(1830)

Nouvelle de 23 pages

Le père de don Juan Belvidero lui demande à sa mort d'oindre son corps d'un élixir de longue vie afin qu'il puisse ressusciter. Mais don Juan ne réanime qu'un oeil qu'il écrase et conserve l'élixir pour lui. À sa propre mort, son fils maladroit ne réanime que sa tête et son bras ; sa tête va planter ses dents dans la crâne d'un abbé qui, criant au miracle, s'apprêtait à canoniser ladite tête !

Commentaire

Le personnage de cette nouvelle rocambolesque représente la tentation satanique du détachement absolu dans la toute-puissance.

“Sarrasine”
(1830)

Nouvelle de 36 pages

Le narrateur est invité à un bal offert par la riche famille de Lanty dont la fortune serait d'origine mystérieuse. Elle protège jalousement un petit vieillard décharné, apparemment centenaire, véritable mort-vivant au costume suranné et quasi féminin, dont l'apparence terrifie la compagne du narrateur,

Mme de Rochefide, qui admire ensuite un magnifique tableau représentant un Adonis peint par Vien. Le lendemain seulement, le narrateur raconte à son amie (chez elle, au coin du feu) l'histoire qui explique l'identité du petit vieillard, celle du modèle de l'Adonis, et l'origine de la fortune des Lanty. Sarrasine fut un jeune garçon doué, mais très indiscipliné qui ne cessait de dessiner et de sculpter. Il fut renvoyé de chez les jésuites pour avoir sculpté et posé sur l'autel une image du Christ particulièrement sacrilège. Le sculpteur Bouchardon le recueillit et lui apprit son métier. Sarrasine, dont les talents de sculpteur se confirmèrent, ne vivait que pour son art : il fuit la vie mondaine, et on ne lui connaissait qu'une maîtresse. Il se rendit à Rome en 1758 pour se perfectionner dans son art. Il y devint éperdument amoureux d'une chanteuse, Zambinella, dont la beauté parfaite lui inspira une statue. Il parvint à la rencontrer, et, en dépit des railleries pleines de sous-entendus de ceux qui découvraient son amour, à l'avouer à Zambinella et même à l'embrasser malgré ses refus. À l'occasion d'un concert chez l'ambassadeur de France, Sarrasine vit Zambinella chanter habillée en jeune homme. Il découvre que c'était un castrat, et que la rencontre avec Zambinella avait été organisée par les camarades de théâtre de celle-ci pour se moquer de lui. En présence de Zambinella, Sarrasine, fou de désespoir, devenu incapable d'aimer, tenta de détruire sa statue, mais il tomba poignardé par les sbires du cardinal Cicognara, protecteur de Zambinella. Mme de Rochefide demande au narrateur des explications complémentaires : le portrait (masculin, donc) d'Adonis a été réalisé par Vien, ami de Sarrasine, d'après la statue, tandis qu'une copie en marbre de l'œuvre de Sarrasine existe à Rome, exécutée sur l'ordre du Cardinal Cicognara. C'est donc l'image de la même personne qui l'a enchantée (sous l'aspect de l'Adonis, représentant Zambinella à vingt ans) après l'avoir terrifiée quand elle l'avait vue centenaire. On a ainsi également l'explication de la fortune des Lanty. La marquise de Rochefide élargit la portée du récit en se demandant : « *Tous les sentiments humains ne se dénouent-ils pas ainsi, par d'atroces déceptions?* »

Commentaire

La nouvelle se rattache aux "*Études philosophiques*", mais a une dimension fantastique. Elle est constituée par un récit enchâssé, l'histoire de Sarrasine et de Zambinella, dans un récit-cadre, le bal chez les Lanty et la conversation. On peut considérer que le récit-cadre est contemporain de la date d'écriture de la nouvelle, tandis que la mention du sculpteur Bouchardon, qui a réellement existé, permet de situer le récit enchâssé quatre-vingts ans auparavant. La présence d'un interlocuteur permet au narrateur d'adopter un ton de conversation plus rapide, voire de pratiquer certaines ellipses dans son récit. Il évolue dans son rôle : de spectateur perplexe, il devient celui qui dissipe le mystère et on peut se demander comment lui, qui s'interrogeait comme tout le monde sur l'origine de la fortune des Lanty, a été mis en possession du mot de l'énigme. Tous les doutes sont permis sur la véracité de l'histoire de Zambinella et de Sarrasine.

Zambinella est un castrat (même si le mot «castrat», ou un équivalent comme «sopraniste», ne figure nulle part dans "*Sarrasine*"), c'est-à-dire un chanteur qu'on a castré avant l'adolescence pour qu'il garde sa voix de soprano ou d'alto. On a de bonnes raisons de penser que le personnage est un double inversé d'un faux castrat, Bellino (en fait Teresa Lanti, une jeune femme parfaitement belle) dont il est question dans les "*Mémoires*" de Casanova : le nom de Lanty donné aux neveux de Zambinella s'expliquerait ainsi. La tradition des castrats se maintint à Rome jusqu'à la fin du XIXe siècle, contrairement à ce qu'affirme le narrateur dans la dernière page du récit : « *Je puis vous donner une haute idée des progrès faits par la civilisation actuelle. On n'y fait plus de ces malheureuses créatures* ». Ce jugement est évidemment ironique, d'autant plus que le dernier castrat, Alessandro Moreschi, vivait encore au début du XXe siècle. Balzac fait jouer à Zambinella des rôles de femme exclusivement (sauf chez l'ambassadeur), alors que l'usage du XVIIIe siècle confiait plutôt aux castrats des premiers rôles masculins. Le personnage semble réaliser l'idéal platonicien de l'androgynie (mythe évoqué par le discours d'Aristophane dans "*Le banquet*") : grâce à Sarrasine, Zambinella aura deux reflets, l'un féminin, la statue de marbre que Balzac situe au musée Albani, l'autre masculin, l'Adonis peint par l'ami de Sarrasine, Vien, en 1791 sur l'ordre des Lanty. Il a aussi deux représentations dans la nouvelle, l'une féminine, l'image de la chanteuse aimée de Sarrasine, l'autre masculine, d'abord quand Sarrasine le découvre vêtu en homme chez

l'ambassadeur, puis quand le narrateur et sa compagne le voient centenaire, caricature hideuse de sa beauté passée. Mais Sarrasine l'a découvert moralement hideux auparavant, se livrant à une prostitution de luxe que le narrateur évoque à peine (il est entretenu par le prince Chighi, le Cardinal Cicognara...). L'apparence de Zambinella vieux évoque, semble-t-il, celle du père de Balzac, Bernard-François Balssa, qui changea son nom à consonance italienne et féminine en Balzac. Zambinella est toujours une image plutôt qu'un être de chair. C'est de son image et du son de sa voix que Sarrasine devient amoureux. Son esprit ne lui est connu, et très mal, que plus tard : *«de l'esprit, de la finesse ; mais elle était d'une ignorance surprenante, et se montra faible et superstitieuse. La délicatesse de ses organes se reproduisait dans son entendement»*. C'est son image, à peine consistante, qui glace d'effroi les dames dans le salon des Lanty. Et c'est son image, toujours double, qui survit sous forme de peinture et de sculpture. Parce qu'il est et homme et femme par l'ambiguïté de sa constitution physique et sa double représentation artistique, dans sa vie morale, il ne peut être ni homme ni femme : sa double apparence physique annihile chez lui toute possibilité d'existence affective. Rendu incapable d'aimer comme d'être aimé, réduit à être une image et une voix, un objet d'art et de jouissance, l'amour de Sarrasine le touche quelque peu, mais sans lui donner d'illusions : *«Oh ! vous ne m'aimeriez pas comme je voudrais être aimée... Sans but de passion vulgaire, purement. J'abhorre les hommes encore plus peut-être que je ne hais les femmes. J'ai besoin de me réfugier dans l'amitié. Le monde est désert pour moi. Je suis une créature maudite, condamnée à comprendre le bonheur, à le sentir, à le désirer, et, comme tant d'autres, forcée à le voir me fuir à toute heure.»* Zambinella, *«malheureuse créature»*, est un monstre (voir les considérations de la dernière page de la nouvelle), un des multiples monstres que l'égoïsme forcené de la société moderne fabrique pour son plaisir. *«Comme tant d'autres...»*

Physiquement et moralement, Sarrasine est un double de Balzac. Il est présenté par le narrateur comme un homme robuste, plutôt laid, doté d'un caractère impétueux et volontaire : on reconnaît bien là l'auteur de *«La comédie humaine»* qui a passé six ans au collège oratorien de Vendôme, de 1807 à 1813, dans un état d'hébétude traversé de sursauts d'énergie, qui fait penser à celui de Sarrasine lors de son séjour chez les jésuites. Comme Balzac, Sarrasine a, dès que le narrateur le présente, le pouvoir de transfigurer tout ce qu'il touche : les saintes dont il fait des nymphes, le Christ qu'il profane allègrement. Il transforme aussi Zambinella, dont il fait la femme qu'il a vue, mais qui n'a jamais existé, au mépris de tous les indices qui pouvaient lui faire soupçonner la vérité. Il brûle pour elle d'un amour impérieux, et l'on peut s'étonner que ce soit le premier qu'il ait jamais éprouvé (son attachement antérieur pour *«Clotilde, l'une des célébrités de l'Opéra»* est signalé comme une aventure éphémère). Peut-on conclure que Sarrasine est un personnage ambigu, prédisposé à l'aventure qui le détruira ?

Un sculpteur nommé Sarrasin a effectivement existé. Balzac a fait subir à son nom l'inverse de ce que son propre père avait fait au sien : féminisation de la terminaison, et transformation du « z » en « s ». La féminisation de ce nom fait penser à un prénom ou à un surnom féminin, et ce choix, surtout pour un personnage éponyme, ne peut être le fait du hasard. Ira-t-on jusqu'à conclure à une ambiguïté de Balzac lui-même ? C'est ce que pensait Roland Barthes qui a analysé la nouvelle dans *«S / Z»* (1970). Il voyait une problématique sexuelle se dévoiler au cours du texte, la lettre « z » étant celle de la déviance. Avoir écrit *«Sarrasine»* avec un « s » plutôt qu'avec un « z » serait le type même du lapsus freudien, du très petit événement qui semble sans importance et qui, en réalité, est profondément signifiant. La nouvelle serait un texte-limite dans lequel Balzac se serait avancé très loin, jusque vers des zones de lui-même qu'il comprenait mal, qu'il n'a pas assumées intellectuellement et moralement bien qu'elles soient passées dans son écriture. Pourtant, on ne lui connaît que des amours féminines, mais non exemptes de bizarreries : sa première maîtresse, Antoinette de Berny, qu'il surnommait Laure, avait l'âge d'être sa mère qu'il avait souffert de voir lui préférer son petit frère, Henry. En juillet-août 1836, Balzac a fait un voyage à Turin et en Suisse avec Mme Marbouty, déguisée en homme. Peu importe. Balzac est, comme Sarrasine, un génie visionnaire qui transforme ce qu'il voit. L'autre double de Balzac dans la nouvelle peut aussi être mentionné : c'est le double narrateur qui le représente en 1830 auteur déjà connu et fêté, de même que Sarrasine évoque Balzac jeune. Lui aussi est suspect de manipuler la réalité et de céder aux

caprices de son imagination en racontant à sa compagne une histoire qui a l'avantage d'expliquer tout, mais n'échappe pas au soupçon d'être le fruit de sa fantaisie.

Pourquoi cette attirance pour le « *monstre* » Zambinella? L'artiste vit aussi dans le monde de l'image, de la représentation et de l'apparence ; il doit vivre plusieurs vies par procuration, être homme et femme à la fois, pour mieux pénétrer la psychologie de chacune de ses créatures. Balzac l'a observé plus d'une fois : à vouloir vivre la vie des autres, il finit par sacrifier la sienne, un peu comme le père Goriot, qui abdique toute existence personnelle pour ses filles ingrates, sans avoir même la compensation de survivre dans leur mémoire.

Cette historiette, plus complexe qu'il n'y paraît d'abord, par sa structure et ses personnages, est un récit autour des thèmes du double, du reflet et de l'ambiguïté, et engage sans doute à une réflexion de l'artiste sur son art : le mythe de Pygmalion, amoureux de la statue de Galatée qu'il vient de sculpter, est explicitement évoqué à propos de la statue de Zambinella.

La réaction de la marquise au récit qu'elle vient d'entendre déconsidère également les passions et les affections : *« Vous m'avez dégoûtée de la vie et des passions pour longtemps. Au monstre près, tous les sentiments humains ne se dénouent-ils pas ainsi, par d'atroces déceptions? Mères, des enfants nous assassinent ou par leur mauvaise conduite ou leur froideur. Épouses, nous sommes trahies. Amantes, nous sommes délaissées, abandonnées. L'amitié ! existe-t-elle? Demain je me ferais dévote si je ne savais pouvoir rester comme un roc inaccessible au milieu des orages de la vie. Si l'avenir du chrétien est encore une illusion, au moins elle ne se détruit qu'après la mort. Laissez-moi seule. »*

“La paix du ménage”

(1830)

Nouvelle de 40 pages

Au cours d'un grand bal donné sous l'Empire, chez le comte de Gondreville, une inconnue, une « *petite dame bleue* » attire par sa beauté les regards du comte de Montcornet et du baron Martial de La Roche-Hugon. Les deux séducteurs se livrent à des paris cyniques. Autour de « *la candide inconnue* », le jeu des regards tisse toute une intrigue. Rougeurs, pâleurs, coups d'oeil furtifs témoignent des moindres rebondissements. Et, tandis que les intrigues amoureuses s'ébauchent et se défont, une bague de diamant est échangée.

Commentaire

Ce « petit imbroglio », ce « petit drame », qui se déroule en effet en une heure à peine, fut placé par Balzac lui-même sous le double signe du brillant et de la rapidité d'action. Il insista sur la frénésie de l'« *époque brillante* », « *temps de douleur et de gloire* », écrivit-il à la duchesse d'Abrantès, sur le tourbillon de l'Empire qui entraîne les destins dans les accélérations de l'Histoire. Il montra bien ici comment les moeurs de l'Empire témoignaient de toutes les incertitudes d'un gouvernement sans lendemain : dans ce régime de militaires, comme dans l'univers des champs de bataille, la bonne fortune était précaire et il fallait se l'approprier sans remords. Le périple de la bague des Soulanges témoigne ainsi de cette morale de conquérant, morale d'époque, selon le romancier : morale de pillard, qui valorise cependant le courage. Les diamants brillent ici de tous leurs feux, s'exhibent et circulent rapidement, parce qu'ils représentent bien « *le butin sous la forme la plus facile à transporter* ». Le mépris de l'avenir provoque alors une passion pour le luxe et les amours sans lendemain : « *un trait de cette époque unique dans nos annales et qui la caractérise, fut une passion effrénée pour tout ce qui brillait. Jamais on ne donna tant de feux d'artifice, jamais le diamant n'atteignit à une si grande valeur* ».

Ce roman mondain fut assez mal jugé par la critique et considéré comme une oeuvre anecdotique, voire médiocre. On releva que Balzac avait adapté une nouvelle de Dufresny, datant du début du

XVIIIe siècle, intitulée ‘*L’aventure du diamant*’. Mais ce thème, somme toute assez classique, apparut déjà dans ‘*L’heptaméron*’ de Marguerite de Navarre, avec un jeu sur le mot « *di-amant* ».

“*La maison du chat-qui-pelote*”

(1830)

Nouvelle de 61 pages

À Paris, sous l'Empire, la fille d'un drapier, à l'enseigne du Chat-qui-pelote, est remarquée par un jeune peintre, Théodore de Sommervieux, qui, à son insu, fait d'elle un portrait qui est exposé au Salon. Les parents consentent à ce mariage, mais Augustine, après quelque temps de bonheur, souffre de la différence de classes et de cultures et même de l'infidélité de son mari qu'elle essaie de reconquérir par une action décisive. En vain et elle meurt bientôt.

Analyse

Intérêt de l'action

La nouvelle, comme beaucoup de nouvelles de Balzac, est fondée sur un contraste. Elle avait d'ailleurs été d'abord intitulée “*Heur et malheur*”. S'opposent, en effet, le tableau de la vie simple et sereine d'Augustine Guillaume dans la boutique de son père et celui de ses tourments après son mariage avec le peintre Théodore de Sommervieux. Un bon enchaînement conduit de la toile peinte à l'insu d'Augustine, qui a été le moyen de la séduire, d'autant plus qu'elle obtient du succès à l'exposition, qu'elle abat ainsi les objections des parents, qui est donnée à la duchesse qui la rend, ce qui ne fait qu'envenimer le conflit, et qui, étant détruite, est le symbole de la mort de cet amour. Il n'y a pas de découpage (quarante pages se déroulent sans une interruption). La chronologie est linéaire. Le point de vue est objectif.

Intérêt littéraire

Le niveau de langue est soutenu : «*hiéroglyphes*», «*archéologue*». Par contre, le mot « *bicoque* » est familier. On y trouve des figures de style : comparaisons, métaphores, formules frappantes («*Dans ces grandes crises, le cœur se brise ou se bronze*»).

Intérêt documentaire

Le nom de la boutique, “*Le chat-qui-pelote*”, est plein de bonhomie populaire et montre bien le milieu auquel appartient Augustine. On remarque la précision des descriptions de Balzac, car, pour lui, le cadre de vie est significatif des êtres qui y vivent ; c'est ainsi qu'Augustine cherche à «*deviner le caractère de sa rivale par l'aspect des objets épars, mais il y avait là quelque chose d'impénétrable dans le désordre comme dans la symétrie et, pour la simple Augustine, ce fut lettre close*» (136). L'époque où se déroule l'action est celle de l'Empire, et cet arrière-plan politique et social est important, car s'est produit, du fait de la Révolution, un immense brassage social qui fait que les aristocrates tels que Théodore de Sommervieux ont été déclassés et que les bourgeois tels que les parents d'Augustine ont connu une ascension. Mais il reste qu'ils sont toujours séparés par un immense fossé culturel, qu'ils ne savent pas vivre en comparaison avec l'aristocrate, d'autant plus qu'il est devenu un artiste et que les petits-bourgeois le méprisent justement parce qu'il est artiste. Ce fossé sépare Théodore et Augustine en dépit de l'amour qui ne peut d'ailleurs, de ce fait, que se dégrader. Et voilà qui conduit à

Intérêt psychologique

Dans cette nouvelle qui traite le thème du heurt de l'amour avec la société, Balzac se révèle-t-il un bon psychologue? prouve-t-il qu'il connaît bien les femmes? La maladresse d'Augustine, qui va se confier à la maîtresse de son mari pour le reconquérir, qui récupère son portrait qu'il lui avait donné et qui est une preuve de l'excès de passion auquel il s'est abandonné, est-elle vraisemblable? L'artiste aristocrate qu'est Théodore est exécrable. La duchesse représente la sagesse dans cette histoire, et elle va jusqu'à donner des conseils de stratégie matrimoniale à Augustine. Balzac fait l'éloge des femmes (qui auraient «*certaines cordes que Dieu a refusées à l'homme*»).

Intérêt philosophique

La nouvelle fait réfléchir aux infranchissables barrières entre les classes sociales (il manquera toujours à Augustine une finesse, un art de vivre, qui sont peut-être innés plutôt qu'acquis) ; sur la difficulté ou l'impossibilité d'un couple dont les membres ne sont pas de la même classe (à partir de la conduite de Virginie et de celle d'Augustine, ne faut-il pas conclure que, selon Balzac, il vaut mieux aimer et se marier dans sa classe sociale?) ; sur la nécessité pour réussir dans les relations humaines d'être moins naïf que ne l'est la pauvre Augustine qui est destinée à être une victime ; sur la nécessité pour les femmes de faire preuve de ruse pour manoeuvrer les hommes ; sur le conflit entre le matérialisme et l'esprit artiste et, là, on le sent, Balzac prêche pour lui qui, artiste, s'est toujours opposé aux ambitions bourgeoises de sa famille et a trouvé un soutien, justement, auprès d'une duchesse, lui aussi ! Il y a toute une théorie chez lui sur les artistes, les génies, qui sont des monstres auxquels le mariage ne convient pas. Il ne s'est marié que très tard (et en mourut) avec une aristocrate polonaise alors que sa morale serait que c'est dans sa classe qu'il faut trouver son partenaire.

“Le bal de Sceaux” (1830)

Nouvelle de 62 pages

Sous la Restauration, la fille d'un aristocrate de haut rang s'est fixé, pour choisir son époux, un idéal de beauté physique et d'élévation sociale. Au bal de Sceaux, elle remarque un bel homme très distingué qui, cependant, n'est pas noble et se consacre même au commerce. Elle le repousse mais elle apprend qu'il s'est sacrifié pour son frère aîné et que, celui-ci étant mort, il jouit maintenant de la particule et du titre.

Commentaire

Dans ce texte, un des plus importants pour comprendre la conception politique de Balzac, on voit une approbation sans réserve de la sagesse politique de Louis XVIII, ni libéral, ni ultra, sachant, si nécessaire, mettre un frein aux ambitions exagérées de ses protégés.

“Un épisode sous la Terreur” (1830)

Nouvelle de 19 pages

Nous sommes au lendemain de l'exécution de Louis XVI, dans le quartier du faubourg Saint-Denis, vers huit heures du soir et par temps de neige. Une vieille dame marche jusqu'à ce qu'elle se rende compte qu'un homme la suit. Elle se met à courir et se réfugie dans une boulangerie où elle demande

une petite boîte en fer. Elle explique qu'elle est suivie et le boulanger, qui est un garde national, sort pour chasser « *l'inconnu* ». Mais, lorsqu'il revient, il chasse la femme en la traitant d'aristocrate. À sa sortie de la boulangerie, toujours suivie, elle reprend sa course et entre dans un bâtiment où elle se réfugie dans un grenier. S'y trouvent un prêtre, l'abbé de Marolles, prêtre insermenté qui a échappé aux massacres des Carmes, et une religieuse, sœur Agathe, tandis que la vieille femme est sœur Marthe. On apprend que la « *petite boîte* » contient les hosties qui permettront au prêtre de dire sa messe. Il déclare à ses compagnes qu'il va tout tenter pour les faire sortir de France. Mais des bruits de pas se font entendre, c'est « *l'inconnu* ». Le prêtre se cache. « *L'inconnu* », après avoir fait sortir le religieux de sa cachette, lui demande de bien vouloir célébrer une messe secrète en l'honneur d'un célèbre personnage. Après la cérémonie religieuse, un obit, « *l'inconnu* » avoue qu'il a participé à une chose grave mais qu'il est innocent. Après avoir remis au prêtre une boîte contenant un mouchoir taché de sang et marqué de la couronne royale, il disparaît.

Une année se passe. « *L'inconnu* », qui a protégé secrètement les religieux qui ont eu de quoi se nourrir et s'habiller, revient pour faire célébrer une nouvelle messe ; puis, sans un mot, il repart.

Après le 9 thermidor, l'abbé de Marolles regarde les complices de Robespierre qu'on conduit vers la guillotine. Puis il reconnaît sur la charrette des condamnés « *l'inconnu* » dont il apprend qu'il s'agit du bourreau Sanson. Il comprend qu'il détient le mouchoir de Louis XVI, utilisé lors de l'exécution et il s'évanouit.

Commentaire

La nouvelle fut significative de la nostalgie qu'avait Balzac de l'Ancien Régime.

L'anecdote est mince, et n'est évidemment pas attestée. Pour son origine il convient tout de même de rappeler que, autour de 1830, la mode était à la remémoration des « faits intermédiaires » de la Révolution et de l'Empire et aux mémoires plus ou moins apocryphes de l'époque concernée, cet « *envers* » de l'histoire contemporaine.

Balzac a traité le thème de l'exclusion à travers les personnages des religieux menacés de mort par les révolutionnaires et donc obligés de se cacher. Dès le début du récit, à travers le rétrécissement des lieux (on passe d'un point de vue général sur Paris à une petite boutique), la montée de l'angoisse et le point de vue adopté (celui des personnages), il nous place du côté des exclus. Et « *l'inconnu* » qui, au premier abord, paraissait une menace devient sympathique par sa volonté de ne pas accepter son métier de bourreau, son souci de se dire innocent de l'exécution de Louis XVI.

La nouvelle fut reprise dans le tome XII de « *La comédie humaine* », où elle figure en tête des « *Scènes de la vie politique* ».

“La vendetta”

(1830)

Nouvelle de 54 pages

Après les Cent Jours, Ginevra Piombo, la fille d'un Corse, protégé de Napoléon et devenu baron, tombe amoureuse d'un jeune homme, Luigi Porta, Corse lui aussi et soldat de l'Empereur. Mais une vendetta oppose les Piombo aux Porta, et le baron rejette donc sa fille. Elle épouse Luigi et est condamnée bientôt à la misère et à la mort avec son enfant. Le jeune homme, sous le coup de la colère, porte au père les superbes cheveux noirs de son épouse car il le tient responsable de sa mort.

“Une double famille”

(1830)

Nouvelle de 75 pages

“Une passion dans le désert”
(1830)

Nouvelle de 14 pages

Au cours de la campagne de Bonaparte en Égypte, un soldat, perdu dans le désert, s'y trouve, dans une grotte, en présence d'une panthère femelle. Mais de la crainte il passe aux caresses et vit avec elle une passion qui ne se termine que lorsque, prise d'une crise de jalousie, elle le griffe et qu'il la poignarde.

En 1830, Balzac fonda avec Girardin le *“Feuilleton des journaux politiques”*.
Ayant une réputation d'écrivain à la mode, il fut tenté par une carrière politique.

“Le réquisitionnaire”
(1831)

Nouvelle de 16 pages

“Le chef-d'oeuvre inconnu”
(1831)

Nouvelle de 27 pages

En 1612, le vieux maître Frenhofer, *«peintre de Henri IV délaissé pour Rubens par Marie de Médicis»*, seul disciple d'un certain Mabuse qui *«seul possédait le secret de donner la vie aux figures»*, *«le faire impérial d'un des princes de l'art»*, n'a pas *«parachevé son mystérieux tableau»*, le chef-d'oeuvre auquel il travaille depuis dix ans, le portrait de *“La belle noiseuse”*, nom donné à la courtisane Catherine Lescault. Il n'a pas trouvé *«une femme irréprochable, un corps dont les contours soient d'une beauté parfaite, et dont la carnation... Mais où est-elle vivante, dit-il en s'interrompant, cette introuvable Vénus des anciens, si souvent cherchée, et de qui nous rencontrons à peine quelques beautés éparses?»* car il dit de son tableau : *«Ce n'est pas une toile, c'est une femme !»*. Le jeune peintre Nicolas Poussin propose de faire poser Gillette, la femme qu'il aime, et Frenhofer termine sa toile en quelques instants. Poussin et un autre peintre, François Porbus, sont décontenancés : le tableau n'est qu'un ensemble de lignes sans signification apparente, à l'exception d'un pied incroyablement réaliste : *«le bout d'un pied nu sortait de ce chaos de couleurs, de tons, de nuances indécises, espèce de brouillard sans forme ; mais un pied délicieux, un pied vivant ! Ils restèrent pétrifiés d'admiration devant ce fragment échappé à une incroyable, à une lente et progressive destruction.»* Leur désillusion tue le vieux maître et son rêve d'absolu : *«il était mort dans la nuit, après avoir brûlé ses toiles»*.

Commentaire

Balzac aurait écrit cette nouvelle en bénéficiant de la collaboration de Gautier. Elle est, curieusement, divisée en deux chapitres : *“Gillette”* et *“Catherine Lescault”*, titres qui paraissent peu justifiables. Balzac y déploie la palette de ses styles :

- Il peut être poète, décrivant ainsi l'imagination : *«folâtre en ses fantaisies, cette fille aux ailes blanches découvre des épopées, des châteaux, des oeuvres d'art.»* ; faisant le portrait de Gillette : *«Gillette était toute grâce, toute beauté, jolie comme un printemps, parée de toutes les richesses féminines et les éclairant par le feu d'une belle âme»*. Elle *«était là, dans l'attitude naïve et simple d'une jeune Géorgienne innocente et peureuse, ravie et présentée par des brigands à quelque*

marchand d'esclaves. Une pudique rougeur colorait son visage, elle baissait les yeux, ses mains étaient pendantes à ses côtés, ses forces semblaient l'abandonner, et des larmes protestaient contre la violence faite à sa pudeur.»

- Son style grandiloquent s'épanouit en particulier dans des réflexions philosophiques : *«Il existe dans tous les sentiments humains une fleur primitive, engendrée par un noble enthousiasme qui va toujours faiblissant jusqu'à ce que le bonheur ne soit plus qu'un souvenir et la gloire un mensonge.»* ; dans des maximes : *«Le trop de science, de même que l'ignorance, arrive à une négation.»* - *«Les fruits de l'amour passent vite, ceux de l'art sont immortels.»*

- Faisant parler son peintre, il lui donne beaucoup de vivacité familière : *«Paf, paf, paf ! voilà comment cela se beurra, jeune homme ! venez, mes petites touches, faites-moi roussir ce ton glacial !»* Et, comme il a été supplanté par Rubens, il met dans sa bouche ce couplet satirique : *«ce faquin de Rubens avec ses montagnes de chairs flamandes, saupoudrées de vermillon, ses ondées de chevelures rousses, et son tapage de couleurs.»*

Balzac étudiait dans cette nouvelle la création artistique en général dans ses rapports avec l'imitation du modèle réel, achoppement entre classiques et romantiques : *«La mission de l'art n'est pas de copier la nature mais de l'exprimer.»* Frenhofer, qui proclame : *«Ma peinture n'est pas une peinture, c'est un sentiment, une passion !»*, est l'artiste entièrement voué à la création, *«génie fantasque qui vivait dans une sphère inconnue»*, tourmenté par *«le prurit d'une amoureuse fantaisie»*, en proie à *«ce fanatisme inexprimable produit en nous par le long enfantement d'une grande oeuvre.»* Pour lui, *«rigoureusement parlant, le dessin n'existe pas.»* Il affirme : *«Pendant sept ans, j'ai étudié les effets de l'accouplement du jour et des objets»*. De son sujet, il voulait *«rendre le mouvement de sa respiration»*.

Il est, lui aussi, à la recherche de l'absolu qui le conduit à la folie, cette passion étant fatale. La morale de l'histoire pourrait être aussi que le mieux est l'ennemi du bien. La nouvelle fut d'ailleurs recueillie dans *«Les études philosophiques»* de *«La comédie humaine»*.

En 1927, l'agent de Picasso, Ambroise Vollard, le chargea d'illustrer une réédition spéciale de la nouvelle. Picasso, fasciné par cette étrange histoire, s'identifia à Frenhofer. En 1934, il fit un dessin dont l'existence a été un secret très bien gardé et qui, comme la peinture de Frenhofer, semble être le résultat d'un extraordinaire processus créatif, ne semble au premier regard qu'une confusion de lignes et de barbouillages de couleurs, bien que ce qu'il contient est probablement la convergence la plus complexe des thèmes dans la gamme de sa production. Dans les années trente, par un étrange coup du destin, Picasso loua le numéro 7, rue des Grands Augustins, que lui et d'autres croyaient être la maison de François Porbus, et où, en 1937, il peignit son célèbre chef-d'oeuvre, *«Guernica»*.

La nouvelle a, selon le générique où cependant son titre n'est pas indiqué, inspiré le film de Jacques Rivette, *«La belle noiseuse»* (1991) qu'il a tourné sur un scénario de Pascal Bonitzer et Christine Laurent. Mais il n'y est pas vraiment question de peinture, le sujet même ayant été trahi pour les conventionnels allers et retours psychologiques :

- le peintre (nommé Édouard Frenhofer et interprété par Michel Piccoli) a abandonné son art, est incité à s'y consacrer de nouveau, voit son ardeur fléchir, y est renvoyé par le modèle et, finalement, après de multiples études, produit un tableau qu'il emmure (et dont on a du mal à voir quelle qualité il peut avoir) pour satisfaire la jalousie ;

- Marianne (interprétée par Emmanuelle Béart qui déclare assez cocassement pour justifier le mot *«noiseuse»* : *«J'ai vécu au Québec [ce qui est vrai]. Là-bas on dit : «T'es une belle noiseuse»»* alors que ce mot [qui signifie *«querelleuse»*, *«qui cherche noise»*] n'existe pas dans la langue québécoise mais que s'y trouvent *«niaiseux»* et *«niaiseuse»*) accepte avec réticence de poser, fait bien des manières puis pousse le peintre à persévérer quand il est découragé et rompt avec Nicolas (souvenir du Nicolas Poussin de la nouvelle) qui, pourtant, l'a autrefois sauvée du suicide mais est maintenant jaloux de ce qui se passe entre elle et Frenhofer, comme l'est aussi Lise (interprétée par la toujours geignarde Jane Birkin) : quel panier de crabes dans un beau château du Midi de la France ! Et ça dure quatre heures en version longue !

“La peau de chagrin”
(1831)

Roman de 265 pages

Après une jeunesse studieuse, Raphaël de Valentin, caract`re fasible, abandonne son rêve « *d'une grande renommée littéraire* » pour « *la conquête du pouvoir* ». Vite déçu et ruiné, il acquiert une peau de chagrin, un talisman qui satisfait les désirs mais se réduit chaque fois, réduisant ainsi d'autant le temps qu'il reste à vivre à celui qui en use. Raphaël en meurt.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir BALZAC – ‘La peau de chagrin’

“L'auberge rouge”
(1831)

Nouvelle de 37 pages

Commentaire

En 1833 se produisit un fait divers sanglant dans une auberge qu'on appela « l'auberge rouge », fait divers qui, en 1951, inspira un film à Claude Autant-Lara, puis, en 2007, un autre à Gérard Krawczyk ; or Gallimard sortit alors une édition de “L'auberge rouge” de Balzac en ornant la couverture d'une image du film !

“Maître Cornélius”
(1831)

Nouvelle de 62 pages

“Jésus-Christ en Flandre”
(1831)

Nouvelle de 18 pages

Le Christ, passager d'un bateau, sauve ceux qui obéissent à son conseil de marcher sur l'eau.

En décembre 1831, Balzac se convertit au carlisme, la politique absolutiste et réactionnaire de l'Espagnol don Carlos.

Le 28 février 1832, Balzac reçut la première lettre de « *l'étrangère* » à laquelle il répondit pour la première fois le 9 décembre dans “*La quotidienne*”, le seul journal français autorisé en Russie.

Il fit cette année-là de nombreux voyages.

Il collabora très activement à des revues.

Il se rallia au parti légitimiste.

“Le colonel Chabert”
(1832)

Nouvelle de 70 pages

En 1819, à son retour en France, le colonel Chabert, homme simple et loyal, laissé pour mort dix ans auparavant sur un des champs de bataille de l'Empire, cherche en vain à recouvrer son identité. Dégoûté par la comédie que lui joue sa femme qui est remariée et que ce revenant dérange dans ses ambitions, il renonce à la lutte juridique et, s'excluant de la société, tombe dans la misère.

Pour une analyse de la nouvelle et du film d'Yves Angelo,
voir BALZAC – ‘Le colonel Chabert’

“Madame Firmiani”
(1832)

Nouvelle de 22 pages

Au début mars 1832, Balzac rencontra la marquise de Castries qui, légitimiste intransigeante, fit de lui un intraitable ultra.

En avril, il publia le premier « *dixain* » des :

“Contes drolatiques”
(1832, 1833, 1837)

Recueil de contes

Balzac a voulu ici reprendre la manière et le langage des vieux conteurs français, depuis les auteurs des fabliaux jusqu'à Béroalde de Verville, semblant s'être particulièrement inspiré de l'ouvrage que ce dernier publia entre la fin du XVI^e et le début du XVII^e siècles sous le titre : *“Le moyen de parvenir”*. Mais le vrai dieu tutélaire de ce recueil est Rabelais qui fut imité dans les pures malices d'un style apparemment naïf, très coloré et savoureux, dans la triomphante sensualité sans préjugés et même dans les longues énumérations de termes synonymes auxquelles il s'est tant complu. En effet, Balzac se vantait d'être « *tourangeau* » comme son grand prédécesseur, et projetait un ensemble plus vaste qu'il aurait placé sous un titre révélateur : *“Les cent contes drolatiques, colligez es abbaïes de Tourayne, et mis en lumière par le sieur de Balzac pour l'esbatement des pantagruelistes et non aultres”*.

Rabelais lui-même figure dans une de ces nouvelles (*“Le prosne du joyeux curé de Meudon”*). Les thèmes d'amour, de facéties, de farces, sont ceux de tous les conteurs traditionnels, que l'on a coutume d'appeler « à la manière de Boccace » : couples adultères, maris trompés, péchés de moines et de prélats, etc.

Chacun des « *dixains* » est précédé chacun d'un prologue plaisant et burlesque. Le premier et le dernier récit ont pour héroïne la belle Impéria, célèbre courtisane romaine de la Renaissance qui, par anachronisme, fut transportée à la première décennie du XVe siècle. Ces deux histoires sont parmi les plus fantaisistes et les mieux réussies du recueil. Un autre conte vif et savoureux reprend le thème des amours du page et de la châtelaine (*“Le péché véniel”*). *“La mye du roy”* raconte l'histoire de « la belle Ferronnière ». D'autres encore introduisent avec grâce un élément surnaturel, comme *“L'héritier du Diable”* ou s'abandonnent à la scatologie la plus effrénée et la plus gaie (*“Les bons propos des religieuses de Poissy”*).

L'auteur tire joyeusement de chaque conte « *selon les maximes des grands auteurs anciens* », un précepte ou un « *enseignement* » où il plaisante souvent la religion ou la morale traditionnelle, sur un ton d'aimable scepticisme qui sera plus tard celui d'Anatole France (*'La rôtisserie de la Reine Pédauque'*). Malgré l'insistant archaïsme de la langue, cette œuvre se place dans le goût du XVIIIe siècle : dans un courant d'art narratif livresque, malicieux et plaisamment irrespectueux, plein de savoureux appels à la tradition « gauloise ». S'il manque à Balzac la légèreté de touche indispensable à de semblables œuvres, sa puissance habituelle et sa manière même un peu lourde et extrêmement minutieuse finissent par marquer certains récits du signe de son génie.

De juin à août, Balzac séjourna à Saché, puis à Angoulême, chez Zulma Carraud ; puis en août et septembre, à Aix-les-Bains, avec la marquise de Castries.

“La femme abandonnée”
(1832)

Nouvelle de 45 pages

“La grenadière”
(1832)

Nouvelle de 25 pages

“Les proscrits”
(1832)

Nouvelle de 33 pages

“Le message”
(1832)

Nouvelle de 14 pages

« *J'ai toujours eu le désir de raconter une histoire simple et vraie, au récit de laquelle un jeune homme et sa maîtresse fussent saisis de frayeur et se réfugiassent au cœur l'un de l'autre...* ». Et le narrateur raconte une aventure qui lui est arrivée en 1819. Il voyageait de Paris à Moulins « *sur l'impériale de la diligence* » où un compagnon de route qui allait retrouver sa maîtresse lui exposa sa conception de la maîtresse idéale : elle a entre trente-cinq et quarante ans (ce qui importe peu, car « *en définitive les femmes [n'ont] réellement que l'âge qu'elles [paraissent] avoir* ») et elle séduit en se faisant charmante, dévouée, pleine de goût, spirituelle, fine et d'autant plus si, par surcroît, elle est comtesse. Un accident de voiture eut lieu où l'amant fut écrasé par les roues. Avant de mourir, il chargea le narrateur d'aller annoncer la nouvelle à son amante, la comtesse Julie de Montpersan. Le messenger soigna longuement sa mise avant d'aller lui apprendre la nouvelle. Il découvrit d'abord le mari, un ridicule gentilhomme campagnard, puis « *une petite femme à taille plate et gracieuse, ayant une tournure ravissante, mignonne et si délicate, que vous eussiez eu peur de lui briser les os en la touchant.* » Belle, fraîche et désirable, elle concrétisait ses espoirs. Mais, à la nouvelle, son désespoir fut tel que le jeune homme rentra à Paris édié par cette « *femme aimante* ».

Commentaire

L'histoire est simple et pourtant ambiguë : le narrateur est un personnage complexe, un jeune homme inachevé en quelque sorte, propre à tous les débuts dans la vie, qui est pris par le désir de narrer, le désir d'aimer, le désir du désir de l'autre ; il se dissout en quelque sorte dans cette série de glissements troublants. Il fait là sa première expérience, par délégation ; hypocrite, il cache à peine son désir de prendre la place du mort. Ainsi se révèle une structure libidinale « à trois », une situation de comédie où le rôle traditionnel du mari est tenu par l'amant opportunément disparu dans l'accident providentiel. Mais rien ne se dit vraiment dans cette histoire où l'essentiel est à lire entre les lignes. Elle ressemble au *"Lys dans la vallée"* où sont évoquées les amours impossibles de Félix de Vandenesse et de Mme de Mortsauf, amante et mère.

La nouvelle parut en prépublication dans la *"Revue des deux mondes"* en février 1832. Elle fut regroupée un moment avec *"La grande bretèche"* pour illustrer un conseil indirectement donné sur « *les dangers de l'adultère* ». Elle fut intégrée dans *"La comédie humaine"* en septembre 1842, au tome II des *"Scènes de la vie privée"*.

"La bourse" (1832)

Nouvelle de 33 pages

Un jeune peintre parisien est séduit par une jeune fille qui habite avec sa mère près de son atelier. Il en vient à fréquenter leur appartement et à y jouer au whist avec d'autres invités. Il ne connaît pas leur situation sociale et s'étonne quelque peu de voir la mère gagner si souvent. Un soir, il oublie sa bourse sur la table, s'étonne qu'on ne l'ait pas retrouvée, en conçoit des soupçons sur la moralité des deux femmes. Mais, lorsqu'on lui offre une nouvelle bourse brodée sur le modèle de l'ancienne, il épouse la jeune fille.

"Les Marana" (1832)

Nouvelle de 64 pages

Commentaire

On y lit : *«L'amour crée dans la femme une femme nouvelle : celle de la veille n'existe plus le lendemain.»*

En 1832, après quelques essais insérés dans la revue légitimiste *"Le rénovateur"*, Balzac vit un article intitulé *"Du gouvernement moderne"* refusé par un directeur très conservateur qui ne voulait pas comprendre « *les choses voulues par la nature des idées du siècle* ».

"Histoire intellectuelle de Louis Lambert" (1833)

Roman de 117 pages

Le héros, dans une studieuse claustration, compose un *"Traité de la volonté"*, a pour héros Napoléon, est victime de l'incompatibilité de son génie de voyant et de la réalité qui l'entoure.

Commentaire

C'est une oeuvre à laquelle Balzac attachait un grand prix et qui mérite de retenir l'attention par sa valeur autobiographique et par les lumières singulières qu'elle jette sur la structure spirituelle de *"La comédie humaine"*.

En juillet 1833, Balzac publia le deuxième « *dixain* » des *"Contes drolatiques"*. Il aurait proféré cette déclaration célèbre, à la fois sérieuse et ironique : « *Saluez-moi, je suis tout bonnement en train de devenir un génie.* »

"Le médecin de campagne" (1833)

Roman de 243 pages

Les deux protagonistes (dont le docteur Benassis qui a entrepris de régénérer un petit village de Savoie) y font le récit de leur vie passée, entrecoupé de nombreuses discussions sur l'économie sociale.

Commentaire

Ces dialogues d'idées révélaient le programme politique de Balzac : adepte des théories de Joseph de Maistre, légitimiste et partisan de libertés très définies, il dénonçait les dangers du suffrage universel, faisait de la famille la cellule sociale par excellence et affirmait la nécessité d'une hiérarchie sociale qu'assurent « *la religion, la monarchie* ».

Le roman prit place dans les *"Scènes de la vie de campagne"* dans l'édition de *"La comédie humaine"*.

Le 25 septembre 1833, à Neuchâtel, Balzac rencontra « *l'étrangère* », une riche Polonaise, Éveline Hanska, née comtesse Rzewuska, qui avait deux ans de moins que lui. Le 6 octobre, il lui écrivit : « *Je t'ai vue, je t'ai parlé, nos corps ont fait alliance comme nos âmes, et j'ai trouvé en toi toutes les perfections que j'aimais.* »

Il élargit le cercle de ses relations : marquis de Fitz-James, baron James de Rothschild.

la préface de Balzac de septembre 1833. L'auteur romantique français parle de son « modeste projet » s'excuse à l'avance des longueurs (que d'autres qualifieront par la suite de longueurs « balzaciennes »), et donne déjà le ton dans une phrase incisive : « *Il se rencontre au fond des provinces quelques têtes dignes d'une étude sérieuse, des caractères pleins d'originalité, des existences tranquilles à la superficie et que ravagent secrètement de tumultueuses passions* ».

"Eugénie Grandet" (1833)

Roman de 180 pages

Ancien tonnelier que d'habiles spéculations ont fabuleusement enrichi sous la Révolution, le père Grandet vit à Saumur avec sa famille qu'il tyrannise de son avarice méthodique. Sa fille, Eugénie, riche héritière, objet des convoitises de deux familles de la ville, se montre soumise au despotisme paternel jusqu'au jour où un amour naissant pour son cousin, Charles, fait d'elle une jeune femme à

la volonté opiniâtre qui aide le jeune homme à sortir du malheur. Mais elle l'attendra en vain et finira sa vie immensément riche mais solitaire.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir BALZAC – ‘Eugénie Grandet’

“L’illustre Gaudissart”

(1833)

Nouvelle de 36 pages

Parangon du commis-voyageur, l’illustre Gaudissart, devenu non seulement vendeur d’assurances mais vendeur d’abonnements à des journaux dont celui des saint-simoniens, vient à Vouvray, en Touraine. Mais le maire, facétieux et ennemi des idées nouvelles, le dirige vers un fou qui est un prétendu vigneron. Les propos du voyageur sont compris à contre-sens par le fou qui revient toujours à son idée fixe : vendre d’un vin qu’il n’a pas, ce qu’il parviendra pourtant à faire. Le voyageur, apprenant qu’il a été victime d’une supercherie, veut se battre en duel à l’épée, mais est convaincu de le faire avec des pistolets qui ne présentent pas de danger.

“Le curé de Tours”

(1833)

Nouvelle de 71 pages

Dans la ville de Tours, le bon abbé Birotteau, curé de la cathédrale, nous est présenté comme un prêtre paisible, satisfait de lui-même et de la vie. La mort de son ami et protecteur, l’abbé Chapeloud, l’a fait hériter d’un confortable logement dans la maison d’une vieille demoiselle bigote, Mlle Gamard. Mais le brave homme, dans sa simplicité, ne soupçonne pas l’inimitié d’un autre pensionnaire de cette demoiselle mûre, un terrible ambitieux, l’abbé Troubert. Par surcroît, il trouve moyen de heurter et de blesser profondément, sans le savoir, les ambitions mondaines de Mlle Gamard. Leur manœuvre fait tomber le pauvre Birotteau dans un simple piège légal. En vertu d’un imprudent contrat de location qu’il avait signé, il se trouve chassé de la maison et dépouillé de tout son bien au bénéfice de l’abbé Troubert. Il s’ensuit un procès. Le débat grossit et s’envenime en se compliquant de questions politiques. Toutes les conséquences retombent sur la tête de l’abbé Birotteau qui voit ses derniers jours attristés et est réduit à une fin misérable.

Commentaire

L’histoire est rendue avec un sens du pittoresque et une finesse d’analyse qui ne peuvent être dépassés. En plus des nombreuses figures secondaires, les types du gros bonhomme simple, Birotteau, de Mlle Gamard, vieille fille aigrie, du terrible abbé Troubert, apparaissent dessinés avec un tel bonheur artistique qu’ils peuvent être comptés au nombre des créations les plus réussies du grand romancier qui se vantait de « *faire concurrence à l’état civil* ». Balzac montre l’action de « *la congrégation* », une association de catholiques militants dont le but proclamé était de rechristianiser la France après la Révolution, une excroissance monstrueuse de l’Église (comme aujourd’hui l’Opus Dei). C’est seulement dans la dernière page que Balzac tire la leçon de l’événement : depuis que l’Église a été presque complètement éloignée des grandes affaires politiques, les natures ardentes et énergiques comme celle de l’abbé Troubert forment une classe de célibataires, qu’on qualifierait actuellement de « *refoulés* », prêts à manifester, en toutes occasions, par des intrigues impitoyables leurs admirables et terribles qualités.

“Ferragus”
(1833)

Roman de 127 pages

En 1819, Auguste de Maulincour, jeune officier de cavalerie, se promenant dans un quartier mal famé de Paris, aperçoit au loin une jeune femme mariée dont il tombe amoureux et dont il espère faire la conquête. Mais elle entre aussitôt dans une maison ignoble. Quel est le secret de Clémence Desmarets? La retrouvant le même soir chez Mme de Nucingen, Auguste révèle ce qu'il a vu, provoquant ainsi un démenti formel. Il espionne la maison suspecte où elle rend visite régulièrement à un vieil homme étrange, Ferragus, qui laisse tomber une lettre où il est question de reproches à son adresse formulés par une jeune femme, Ida Gruget, couturière et prostituée qui est sa maîtresse. Auguste monte chez Ferragus, et découvre une partie du secret : Clémence, épouse du riche agent de change, Jules Desmarets, est bel et bien chez cet être aux airs dangereux qui est son père. Surviennent plusieurs accidents qui auraient pu coûter la vie à Auguste ainsi qu'une provocation en duel par le marquis de Ronquerolles, soupçonné d'agir sous les ordres de Ferragus. Lors d'un bal, ce dernier saisit Auguste par le bras et lui annonce qu'il doit mourir. Devant ces menaces, le jeune homme révèle au mari les détails de l'histoire. Désormais, le récit se fixe sur Jules Desmarets qui surprend de petits mensonges, conçoit pour la première fois des soupçons qui le font terriblement souffrir et compromettent un couple dont l'union était jusqu'alors parfaite. Le reste du roman retrace les diverses péripéties qui le conduisent à provoquer la mort de sa femme adorée par sa curiosité, car elle ne peut supporter l'idée d'une ombre de méfiance. La vérité se fait jour après sa mort seulement, les funérailles révélant la puissance de Ferragus, « *le chef des Dévorants* » : Auguste meurt empoisonné ; Ida meurt aussi ; Jules demeure seul.

Commentaire

Ce roman d'aventures écrit sans plan, plein de péripéties, aligne coup de théâtre sur coup de théâtre. Est mêlé à la réalité le fantastique de la puissance mystérieuse des « *Dévorants* », « *nom d'une des tribus de Compagnons ressortissant jadis de la grande association mystique formée entre les ouvriers de la chrétienté pour rebâtir le temple de Jérusalem* », espèce de franc-maçonnerie qui exerce une puissance qui ne respecte ni l'ordre social tel qu'il est juridiquement constitué, ni la morale naturelle ou religieuse. Les mentions de « *treize prêtres venus de diverses paroisses* », d'« *un convoi où il y avait treize voitures de deuil* » sont les seules allusions explicites à la société secrète des Treize qu'on ne comprendrait pas sans la préface dont Balzac coiffa la publication de “*Ferragus*”, le texte étant précédé de cette épigraphe : «... *Personne encore ne nous a raconté quelque aventure parisienne, comme il en arrive dans Paris, avec le fantastique de Paris, car je soutiens qu'il y a beaucoup de fantastique dans Paris. (Lautour-Mezeray)* », qui fut maintenue dans l'édition originale à deux petits ajouts près, mais disparut des éditions subséquentes. En revanche y apparut la dédicace « *À Hector Berlioz* ».

En fait, le rôle de Ferragus et des Dévorants est de faire avancer l'action, d'y intervenir de manière quasiment diabolique, d'une part pour assurer la mort d'un des personnages (Auguste Maulincour) et d'autre part pour exaucer le vœu, interdit par la loi, du veuf de l'héroïne de garder près de lui ses cendres mortuaires. Cette histoire est avant tout celle de l'épouse aimante, innocente et pure qui succombe sous le poids des soupçons, plausibles mais erronés, d'un mari qui l'adore, le cœur du roman étant le couple, modèle de l'amour conjugal qui est célébré. Mais un soupçon vient gâter le bonheur conjugal qui, pour Balzac, était à conquérir chaque jour (il s'est marié très tard et il est alors mort très vite !). La passion de la paternité annonce celle du père Goriot. Mais ce roman noir est aussi un roman de mœurs où l'on trouve une magnifique description de Paris, de la société parisienne, qui inaugure le thème de la Ville dans “*La comédie humaine*”.

La presse attesta le succès, mais avec quelques pointes : “*Le charivari*” fit paraître en 1834 un morceau, signé A.S., d'une satire mordante où il était question des Treize : « Le Sire de Balzac fait partie de cette terrible association des Treize, dont le chef, le farouche dévorant Ferragus, est mort

d'un coup de stylet l'année dernière. On sait que rien n'est impossible pour les Treize, le bien comme le mal. [...] Eh bien ! malgré toute cette puissance, ils n'ont jamais réussi à faire vendre les Contes drolatiques. »

La postface dans la *“Revue de Paris”* annonçait « deux nouveaux Treize » : « La seconde [histoire] aura pour titre : *“Ne touchez pas la hache”* et la troisième : *“La femme aux yeux rouges”*.

“Ne touchez pas la hache” reçut finalement ce titre :

“La duchesse de Langeais”

(1833)

Roman de 104 pages

Le général français Montriveau, qui débarque dans une île espagnole lors de l'expédition française pour rétablir l'autorité de Ferdinand VII, recherche, depuis cinq ans, dans tous les couvents d'Europe et d'Amérique, une femme dont il avait perdu toute trace. Au Carmel, il découvre une soeur Thérèse qui est celle qu'il recherche, et obtient de lui parler en présence de la mère supérieure. Elle refuse de le suivre, mais laisse paraître son amour.

Dans un long retour en arrière, le narrateur se livre à de longues considérations sur la société sous la Restauration où les valeurs dominantes sont celles de l'hypocrisie, de l'importance des apparences et de l'argent. C'est cette société qui a formé Antoinette de Navarreins, épouse du duc de Langeais avec lequel elle faisait chambre à part. Montriveau s'éprit d'elle dès leur première rencontre, et lui voua un culte pur et absolu, encouragé par la duchesse, toute à ses calculs mondains. Il essaya en vain d'obtenir des preuves d'amour irréfutables. Elle lui opposa, hypocritement, des arguments religieux. Son ami Ronquerolles persuada Montriveau d'user de la manière forte. Lors d'un bal, il raconta, tout en regardant le cou d'Antoinette, le souvenir qui l'avait le plus marqué, à Westminster. « *Ne touchez pas à la hache* » aurait dit le gardien en montrant celle qui avait servi à trancher la tête de Charles Ier. Un peu plus tard, elle fut enlevée par les Treize et conduite, pieds et poings liés, chez Montriveau. Ses amis préparèrent l'instrument dont il allait se servir pour la punir : une croix de Lorraine rougie au feu qu'il avait l'intention d'appliquer au front de la coquette. In extremis, il renonça et la fit reconduire au bal. Désormais, la duchesse était follement éprise, mais la situation était renversée : Montriveau la fuit. Au bout de plusieurs semaines d'efforts infructueux, la duchesse envoya son cousin, le vidame de Pamiers, pour fixer un rendez-vous qu'un malentendu fit échouer. Montriveau apprit la vérité trop tard. Elle s'était enfuie.

Le dernier chapitre raconte la tentative de Montriveau, aidé par les Treize, pour enlever la duchesse devenue soeur Thérèse. Mais Dieu en décida autrement.

Commentaire

La duchesse de Langeais est présentée comme une coquette parisienne qui, trop tard, découvre le véritable amour auquel elle s'apprête à tout sacrifier. Le personnage a été inspiré à Balzac par la coquette Mme de Castries, auprès de laquelle il subit un échec dont il s'est ainsi vengé. Il était convaincu qu'il s'agissait là de ce qu'il avait fait de mieux en psychologie féminine, écrivant à Mme Hanska : « *Allons, ange à moi, décidément, tu tressailleras, tu palpiteras en lisant “Ne touchez pas la hache”, car c'est, en fait de femme, ce que j'aurai fait jusqu'à présent de plus grand. Aucune femme de ce faubourg ne peut ressembler à cela* ». (20 février 1834). Mais le *“Journal des femmes”* du 5 avril 1834 s'en prit à l'invraisemblance du portrait de la duchesse de Langeais, disant que, même s'il existe dans la société des femmes froides et insensibles, « on ne les gagne pas en les menaçant de les marquer au front du signe que les malfaiteurs portent à l'épaule. On ne les attache pas à soi en les foulant aux pieds ; les femmes froides ont au moins de commun avec les femmes vraiment tendres, la fierté. » En revanche, le *“Bulletin de la censure”* trouvait qu'« Il y a dans ce livre de belles pages sur l'excellence de la vie monastique, de la vie contemplative, qui fait oublier des intérêts

terrestres à mesure que l'âme monte vers la sphère du ciel. Quand il veut, l'auteur comprend et développe à merveille la puissance et la grandeur des institutions catholiques.»

En 1840, la deuxième édition réunit "Ferragus" avec "La duchesse de Langeais" sous le titre "Histoire des Treize", le nombre treize donnant une tonalité sombre, voire maléfique. Les Treize sont une société secrète imaginée par Balzac : « *Il s'est rencontré, sous l'Empire et dans Paris, treize hommes également frappés du même sentiment, tous doués d'une assez grande énergie pour être fidèles à la même pensée, assez probes entre eux pour ne point se trahir, alors même que leurs intérêts se trouvaient opposés, assez profondément politiques pour dissimuler les liens sacrés qui les unissaient, assez forts pour se mettre au-dessus de toutes les lois, assez hardis pour tout entreprendre, et assez heureux pour avoir presque toujours réussi dans leurs desseins...; criminels sans doute, mais certainement remarquables par quelques-unes des qualités qui font les grands hommes et ne se recrutant que parmi les hommes d'élite. Enfin, pour que rien ne manquât à la sombre et mystérieuse poésie de cette histoire, ces treize hommes sont restés inconnus.* » Il nous donna cependant les noms de quelques-uns d'entre eux : Ferragus XXIII, leur chef, alias Bourignard, ancien forçat ; Marsay ; le général de Montriveau ; Ronquerolles ; Maxime de Trailles ; et l'on peut supposer que Vautrin eut des relations avec cette association à la vérité étrange, et qui a posé bien des problèmes aux commentateurs du romancier.

Dans "La duchesse de Langeais", Montriveau a recours aux compagnons pour enlever la duchesse, à Paris d'abord, puis une deuxième fois, alors qu'elle s'est réfugiée dans un couvent : « *Treize démons humains arrivèrent au pied du promontoire* ».

Balzac allait poursuivre l'histoire des Treize dans un troisième roman qu'il annonça dans la postface : « *l'aventure toute parisienne de "La fille aux yeux d'or", histoire d'une passion terrible, devant laquelle a reculé notre littérature, qui ne s'effraie cependant de rien.* »

En fait, comme la critique ne cesse de le répéter depuis la première parution de ces romans, l'idée de l'histoire des Treize, société secrète n'est guère nécessaire pour lire, comprendre ou interpréter la trilogie. Leurs interventions ne sont que d'une importance relativement mineure. Ce qui prime dans ces trois romans est le portrait présenté par chacun d'une femme amoureuse, toutes les trois constituant un type différent de l'amour, ainsi que les rapports entre la société parisienne et cet amour.

Les Treize ne forment pas la seule société secrète de "La comédie humaine" ; elles y abondent au contraire, reflets d'une époque qui vit les complots bonapartistes, l'agitation des carbonari, la propagande des Rose-Croix, le développement croissant des loges maçonniques, et attestant d'autre part la conviction de Balzac que l'individu, quels que soient son rang, son idéal, son ambition, ne peut rien s'il ne s'appuie sur un groupe. Ainsi, à côté des Treize, voyons-nous travailler la Congrégation dans "Le curé de Tours", le groupe des hommes d'affaires de "Gobsek", le Cénacle des "Illusions perdues", la pieuse et bienfaisante association des Frères de la Consolation dans "L'envers de l'histoire contemporaine", la société des Dix-Mille et les grands Fanandels de Vautrin.

Mais ce qui est singulier, dans le cas des Treize, c'est qu'ils ne travaillent au service d'aucun idéal religieux ou intellectuel, ni d'aucune ambition politique, ni d'aucun intérêt. Il y a quelque vision digne du marquis de Sade dans la conception balzacienne de ces hommes appartenant aux milieux les plus divers, tous fanatisés par « *une religion de plaisir et d'égoïsme* », « *qui recommencèrent la société de Jésus au profit du diable* ». L'histoire des Treize, qui se résume finalement en des interventions arbitraires dans la vie privée, est occupée par « *des drames dégouttant de sang, des comédies pleines de terreurs* » dont les plus célèbres sont l'empoisonnement de Maulincour par Ferragus, l'enlèvement de la duchesse de Langeais et l'expédition punitive de Marsay à l'hôtel de la marquise de San-Real. Les Treize sont avant tout des révoltés, et par là ils se rapprochent des héros byroniens si abondants dans les romans de jeunesse de Balzac, par exemple d'Argow le Pirate et de sa bande, unis eux aussi par un pacte mystérieux. Mais ils montrent aussi l'évolution qui s'est faite entre 1820 et 1833 dans la conception romanesque de Balzac : le révolté est devenu un homme du monde, le pirate trouve son incarnation moderne dans des arrivistes comme Marsay, de Trailles ou, bientôt, Rastignac.

En 2007, Jacques Rivette fit une adaptation cinématographique de *“La duchesse de Langeais”* dans *“Ne touchez pas à la hache”*, avec Jeanne Balibar et Guillaume Depardieu.

Si Balzac, en 1833, était déjà célèbre, un contrat de publication signé avec une éditrice, Mme Béchet, l'incita à envisager son œuvre comme un ensemble qui, sous le titre *“Études de mœurs au XIXe siècle”*, se diviserait en *“Scènes de la vie privée”*, *“Scènes de la vie parisienne”*, *“Scènes de la vie de province”*, etc.

De décembre 1833 à février 1834, il séjourna à Genève avec Mme Hanska, le 26 janvier étant un *« jour inoubliable »*.

Commença la publication des *“Études de mœurs au XIXe siècle”*

“Aventures administratives d’une idée heureuse”

(1834)

“La recherche de l’absolu”

(1834)

Roman de 200 pages

Plein de bon sens jusqu’à la cinquantaine, bon époux et bon père, Balthazar Claës dilapide sa fortune en dix ans, voit sa femme mourir de chagrin et se désintéresse totalement des siens, tout habitué qu’il est de la passion de l’alchimie, poursuivant en fait, avec obstination, à travers la transmutation des métaux, l’énigme de l’univers. Il s’acharne à découvrir un mystère qui dépasse les possibilités de la science. Son désir est celui de la connaissance scientifique de l’absolu. Il périt victime d’un orgueil intellectuel qui le conduit à la ruine et à la folie, et sa mort apparaît comme une libération, au moment même de la découverte de l’absolu.

Commentaire

Le roman fait partie des *“Études philosophiques”* de *“La comédie humaine”*. Il illustre les ravages que peuvent causer les plus nobles sentiments, ici le désir de connaissance, quand ils envahissent un esprit, deviennent une passion si extrême qu’elle le condamnent. Balthazar Claës est un personnage faustien, véritable *« Icare de l’esprit »* (Stefan Zweig).

Balzac fit la connaissance de la comtesse Guidoboni- Visconti.

“La femme de trente ans”

(1834)

Roman de 196 pages

Lorsque Julie de Chastillon épouse, en 1813, le fringant colonel Victor d’Aiglemont, elle ne se doute pas que ce serait, à peine un an plus tard, pour se plaindre des souffrances du mariage. Tandis que s’éteint son amour pour son mari, un homme vulgaire devenu pair de France grâce à elle et malgré sa bêtise, elle combat le sentiment qu’elle éprouve pour un jeune lord anglais qui paie de sa vie son honneur à elle. La jeune femme ne se départira jamais du souvenir de cette passion brisée, malgré l’équilibre qu’elle trouve entre sa vie de famille et sa longue liaison avec Charles de Vandenesse dont

elle tombe amoureuse alors qu'elle a trente ans. Cette liaison est punie elle aussi de façon dramatique puisque c'est à travers les enfants qu'il lui a donnés, la mort du petit Charles, la fuite d'Hélène avec un assassin, la coquetterie égoïste de Moïna, qu'elle expie le peu de bonheur qu'elle a obtenu dans sa vie.

Commentaire

Malgré bien des efforts de lissage, le roman garde l'empreinte des six nouvelles dont il est issu : six textes qui trouvent leur unité autour de Julie d'Aiglemont et de sa fille Hélène. L'histoire de cette composition est à elle seule un roman.

Balzac fut le premier romancier à octroyer dix ans de plus à la femme amoureuse ; or dix ans, c'est beaucoup en amour. Il a voulu montrer comment un mariage, même souhaité et même socialement brillant, peut conduire une jeune fille au malheur ; comment une jeune mère résiste à une passion adultère, mais sombre dans le chagrin ; comment une jeune femme dans tout l'éclat de sa maturité retrouve le goût de l'amour puis se trouve punie dans le destin tragique de ses propres enfants. Le couple que forment Julie et Victor est volontiers comparé à celui de M. et Mme de Mortsau dans *“Le lys dans la vallée”*.

Le roman a été, en 1842, intégré aux *“Scènes de la vie privée”* de *“La comédie humaine”* et n'a reçu son titre qu'à ce moment-là. Si, en 1843, Balzac le jugeait toujours comme « *un mélodrame indigne de [lui]* » (lettre du 12 mars 1843 à Mme Hanska), ce récit de la vie d'une femme aux différents âges de sa vie et de l'évolution de ses sentiments à travers les drames qu'elle traverse lui valut un succès immédiat, jusqu'aux compliments de Sainte-Beuve. « La clef de son immense succès était tout entière dans ce premier petit chef -d'oeuvre », écrivit-il dans *“Le Constitutionnel”* du 2 septembre 1850.

“Un drame au bord de la mer” (1834)

Nouvelle de 20 pages

“La fille aux yeux d'or” (1834)

Nouvelle de 77 pages

Après un tableau détaillé de la société parisienne qui est montrée dominée par la soif de l'or et du plaisir, qui est comparée aux cercles de l'enfer dantesque, apparaît le personnage d'Henri de Marsay qui, fils naturel de lord Dudley, très beau jeune homme, adroit, intelligent et riche, le type même du dandy de la Restauration, mène une existence soumise à la recherche du plaisir. Or il remarque aux Tuileries la mystérieuse « *fille aux yeux d'or* » dont la beauté fascine Paris. Pressentant que l'attirance est réciproque, il guette son retour et la voit disparaître dans un hôtel de la rue Saint-Lazare. Renseignements pris, il découvre que Paquita Valdès est étroitement enfermée, surveillée nuit et jour, dans l'hôtel du marquis San-Réal qui est organisé comme une forteresse. Ayant appris qu'elle reçoit des lettres de Londres, il emploie ce moyen pour parvenir à communiquer avec elle. C'est ainsi qu'elle lui indique les modalités d'un rendez-vous dans un bouge où il doit se rendre masqué, rencontre qui est des plus passionnées en dépit de la présence d'une duègne. Un deuxième rendez-vous est fixé ; cette fois-ci, de Marsay doit se laisser bander les yeux par le mulâtre Christemio, fidèle serviteur de Paquita qui dénoue le foulard et, dans un boudoir d'un luxe exquis, se montre voluptueuse. Pourtant, l'abandon à la passion tourne au délire, à la folie masochiste : se disant esclave, elle lui offre d'abord un poignard et l'invite à la tuer ; ensuite, elle l'habille d'une robe de velours rouge et ils se gorgent de plaisir. Le lendemain une pensée se fait jour dans l'esprit de De

Marsay : il aurait été joué, aurait posé pour une autre personne. Au troisième rendez-vous, Paquita le traite en homme et se donne pleinement à lui, laissant pourtant échapper, au plus fort du plaisir, le nom « *Mariquita* », ce qui provoque chez lui le désir de la tuer. Christemio l'oblige à sortir. Huit jours plus tard lorsqu'il se présente, accompagné de trois des Treize, pour se venger, il la trouve étendue, sanglante, aux pieds de la marquise de San-Réal, elle aussi fille de Lord Dudley, donc sa demi-sœur, qui a tué son amante, « *la fille aux yeux d'or* ».

Commentaire

Ce dernier épisode de la trilogie, « *L'histoire des Treize* », est une véritable descente aux enfers humains. De toute « *La comédie humaine* », c'est le réquisitoire le plus sévère et le plus célèbre porté contre une ville qui fascine et répugne en même temps. Dans ce cadre parisien se joue un drame passionnel où le sentiment entre pour peu de chose, mais où les sens sont une question de vie et de mort. Il n'est pas fait mention des Treize quand de Marsay se fait accompagner de trois amis, dont Ferragus, en allant chez Paquita afin de se venger d'elle.

Le « *Bulletin de censure* » fulmina : « Ce roman est tout simplement absurde, de tout point immoral et impossible. » Mais A. Guérout écrivit une critique ironique : « Vous parlerai-je de M. de Balzac ? Si je n'écoutais que mon penchant, je me tairais ; mais dans l'intérêt de son talent, dans celui de nos plaisirs, il n'est pas possible de laisser passer sans réclamation une histoire que M. de Balzac vient de publier sous le titre de « *La fille aux yeux d'or* ». M. de Balzac est l'historien privilégié des femmes [...] M. de Balzac est le conteur par excellence, l'homme des nuances et des détails [...] Eh bien ! savez-vous ce qu'imagine aujourd'hui M. de Balzac ? Savez-vous où il va prendre ses héroïnes ? quelles mœurs il nous représente ? [...] quand le mot de l'énigme s'est enfin révélé, j'ai pensé qu'il eût mieux valu que le jour ne se fût jamais levé sur cette ténébreuse apocalypse. [...] il est des choses qu'il ne faut pas savoir, dont on peut fort bien parler dans un déjeuner de garçons, après le champagne, mais qu'il est tout-à-fait inutile de raconter et d'enseigner aux dames. » Et Mme Sophie C., dans « *Le petit courrier des dames* » (30 novembre 1835) se scandalisa : « Nous ne recommandons la lecture de ce monstrueux drame qu'à celles de nos lectrices dont les nerfs ne seront pas trop délicats, et encore ne vaudrait-il pas mieux s'abstenir, malgré tous les charmes de Paquita, de faire la connaissance avec elle, et surtout avec M. Henri et sa terrible soeur, qui ne peut passer, d'après le sens que nous donnons à ce mot, pour une femme de Balzac ? » Quant à Henri de Marsay, ce « n'est pas un homme du meilleur des mondes, c'est une créature infernale née du cerveau de M. de Balzac, comme presque tous ses hommes, pour faire ombre à la femme. »

La nouvelle a été commentée par Proust (III, 706)

«*Séraphîta*»

(1834)

Roman

Dans un château de Norvège situé près du fjord Stromfjord, Séraphitus, un être étrange et mélancolique, semble cacher un terrible secret. Il aime Minna et il est aimé d'elle, qui voit en lui un homme. Mais Séraphitus est aussi aimé par Wilfrid, qui le considère comme une femme (Séraphîta). En réalité, Séraphitus-Séraphîta est un parfait androgyne, né de parents acquis à la doctrine de Swedenborg qui vise à transcender la condition humaine et dont Séraphitus-Séraphîta est l'exemple parfait. Immensément érudit, doué de facultés mentales dépassant le commun des mortels, il mène une vie solitaire et contemplative. Mais cet être quasi céleste rêve de connaître l'amour parfait, celui qui consiste à aimer conjointement deux êtres de sexes opposés. Finalement, sous les yeux effarés de Minna et Wilfrid, l'être total se transforme en séraphin et monte au ciel.

Commentaire

L'œuvre plonge dans le fantastique, un genre que Balzac a toujours abordé avec succès ; le thème de l'androgynie ramenait au mythe antique de la perfection humaine, l'androgynie étant l'être total. Le roman eut, comme en témoigne le nombre d'éditions, un succès public considérable. Il fut lu par Strindberg pour qui ce fut l'occasion d'une révélation : curieusement, il fut ramené à Swedenborg, un autre de ses frères d'âme.

“Le père Goriot” (1835)

Roman de 270 pages

À Paris, en 1819, dans la pension Vauquer, le père Goriot mène une vie misérable pour mieux combler ses deux filles qu'il idolâtre. Richement mariées et mêlées à des intrigues de toutes sortes, elles l'abandonnent, même à son agonie. Dans la pension se trouve aussi le jeune provincial naïf mais ambitieux Eugène de Rastignac qui profite de cette expérience et de celle d'un autre pensionnaire, l'inquiétant Vautrin, pour faire son éducation et se montrer, à la fin, prêt à affronter Paris et la société.

Pour un résumé plus complet et une analyse, voir BALZAC – ‘Le père Goriot’

Dans “*Le père Goriot*”, Balzac fit, pour la première fois, reparaître des figures déjà apparues dans d'autres oeuvres. Ce retour des personnages d'un roman à l'autre lui donna l'idée de la composition d'une oeuvre cyclique, faisant « *concurrence à l'état civil* », d'une vaste fresque qui décrirait la société française de l'époque, le retour des personnages devant être le fil conducteur qui permettrait de structurer l'ensemble. Ainsi, Jacques Collin, dit Trompe-la-mort, dit Vautrin, et Eugène Rastignac, allaient apparaître, soit à l'avant-plan, soit en toile de fond, dans plus de vingt romans. Il songea aussi à grouper ses scènes et études en un ensemble organisé qui serait une réplique de la société tout entière.

Il élit domicile 13 rue des Batailles à Chailot.

En mai 1835, il alla à Vienne rejoindre Mme Hanska. L 20 mai, il fut reçu par Metternich.

“Gobseck” (1835)

Nouvelle de 57 pages

“Le contrat de mariage” (1835)

Roman de 140 pages

“Melmoth réconcilié”
(1835)

Nouvelle de 50 pages

Castanier, un caissier parisien qui a commis une escroquerie, est empêché d'en profiter par Melmoth qui jouit d'un pouvoir extraordinaire après avoir vendu son âme au diable. Ce pouvoir passe à Castanier tandis que Melmoth meurt réconcilié. Enfin, Castanier cède son redoutable pouvoir à un spéculateur et il passe à différentes autres personnes avant de se perdre.

Commentaire

On peut rapprocher l'atmosphère de ce conte de celle de la première partie de “*La peau de chagrin*”. Melmoth est le maudit qu'avait créé l'Irlandais Maturin dans “*Melmoth the wanderer*”, “*Melmoth, l'homme errant*” (1820). Balzac, ayant été initié au martinisme dont le but était la réconciliation avec Dieu, a, dans ce qu'il considérait comme une «*diablerie philosophique*», repris le personnage qui subissait la damnation éternelle pour le faire renoncer aux pouvoirs dont il jouissait et lui faire réintégrer la condition humaine. Quel aveu de défaite implique, pour un ambitieux, ce retour au point de départ ! Quelle chute est le prix de cette réconciliation ! Le héros, qui a voulu être un démon puis s'est désolé de ne pouvoir être un ange, est rendu à la dualité tyrannique de sa nature et à l'ambiguïté de sa condition. Ainsi, le pouvoir satanique circule comme le fait l'argent chez Balzac. Le pacte diabolique devient le symbole du pacte social, tel que le construit et le maintient la bourgeoisie libérale.

“Séraphîta”
(1835)

Roman de 150 pages

L'histoire se passe dans un village de Norvège, perdu au milieu des glaces et des neiges de l'hiver boréal, au-dessus d'un fjord où gronde la tempête. La douce et fragile Minna, fille du pasteur du lieu, est parvenue sous la conduite d'un jeune homme, Séraphîtus, au sommet du Falberg, que personne n'a jamais pu atteindre de mémoire d'homme. Là, elle sent que celui qui l'a accompagnée est le maître de son cœur, mais l'étrange créature repousse cet amour : que Minna aime son fiancé, Wilfrid ; quant à lui il n'est plus de ce monde ! De son côté, le fiancé de Minna, retenu par l'hiver à Jardis, est tombé sous le charme d'une femme incomparable, Séraphîta, qui habite seule avec un vieux serviteur l'austère château du lieu. Séraphîtus et Séraphîta ne sont qu'un seul et même être, qui réunit en sa personne ambiguë toute la force d'esprit d'un homme, toute la tendresse d'une femme. Un être qui a transcendé la chair et qui vit déjà dans le monde céleste. Séraphîtus-Séraphîta n'attire les humains que pour les repousser, les conviant à abandonner leurs désirs et leurs aspirations terrestres pour s'élever jusqu'à lui. À Wilfrid qui l'interroge, le vieux pasteur apprend une partie du mystère de cet être androgyne. Elle est la fille d'un ami et parent de Swedenborg, le baron de Séraphitz, et sa naissance a été entourée d'étranges prodiges. Suit l'analyse fervente de l'œuvre du mage suédois. Balzac prend pour des vérités d'ordre scientifique les visions de Swedenborg. S'il bute sur quelques bizarreries notoires, telle la phrase : « *Je vis des esprits assemblés, ils avaient des chapeaux sur leurs têtes* », il n'en considère pas moins, par ses porte-parole, que Swedenborg a « *mathématiquement établi que l'homme vit éternellement en des sphères, soit inférieures, soit supérieures* », et qu'il a donné une description exacte de ce monde hors du monde. Dans ce vaste système qui englobe le ciel et la terre, le visible et l'invisible, Séraphîtus-Séraphîta joue un rôle : elle est esprit dissimulé sous une forme humaine et destinée à obliger ceux qui la fréquentent à la purification et à l'élévation de leur âme. Sur le point de quitter la terre, cet être mystérieux indique à Minna et à Wilfrid le chemin qu'ils auront à parcourir de leur côté pour le rejoindre dans le ciel. Puis, devant eux, dans une scène apocalyptique,

où paraissent des anges et des figures symboliques, l'Esprit se transforme en séraphin et, dans une joie ineffable, monte au ciel. Minna et Wilfrid, qui ont assisté à ce spectacle et vu les merveilles de l'au-delà, décident de parcourir, en se soutenant l'un l'autre, le chemin qui leur a été tracé par l'Esprit ; ils ne sont encore « *que sur les confins de la première sphère* », ils essaieront de « *franchir les espaces sur les ailes de la prière* ».

Commentaire

Ce texte fut écrit de décembre 1833 à novembre 1835 et publié à la fin de l'année 1835 dans un ensemble intitulé "*Le livre mystique*" et comprenant aussi "*Louis Lambert*" et "*Les proscrits*". Plus tard, Balzac l'incorpora dans les "*Études philosophiques*" de "*La comédie humaine*", le faisant précéder d'une dédicace à Mme Éveline de Hanska où il traça les limites de son œuvre, indiqua qu'il connaissait son imperfection, qu'il n'avait fait que tenter d'arracher ce livre aux « *profondeurs de la mysticité* », à la demande de sa belle amie ; il lui manquait « *les couleurs de l'Orient* » pour l'écrire. Le texte est divisé en sept chapitres : "*Séraphitus*", "*Séraphîta*", "*Séraphitus-Séraphîta*", "*Les nuées du sanctuaire*", "*Les adieux*", "*Le chemin pour aller au ciel*", "*L'assomption*".

Ce curieux récit est bien déconcertant. S'il rassemble, en une série de symboles quelque peu naïfs et dans des scènes où la mystique se fait extérieure, les idées non pas religieuses mais gnostiques de Balzac sur la vie de l'au-delà, et, par là, donne l'explication de nombreuses allusions à l'illuminisme et au mesmérisme que contiennent un certain nombre de romans de "*La comédie humaine*" (en particulier "*La recherche de l'absolu*" et "*Ursule Mirouet*"), il ne parvient pas à donner corps à des personnages qui demeurent de pures entités (l'Esprit, l'Homme, la Jeune Fille) et ne réussissent pas à retenir notre intérêt. Quant aux fondements idéologiques de cette œuvre, ce ne sont qu'une adaptation assez naïve de Swedenborg, et Balzac n'y est pas à la hauteur de ce curieux personnage. Le dualisme de Séraphîtus-Séraphîta est évidemment inspiré de la dualité Animus-Anima des philosophes mystiques ; si le personnage est double, c'est qu'il est à la fois âme et esprit, et c'est seulement comme esprit qu'il monte au ciel. Toutefois, Balzac n'a pas tiré de cette donnée métaphysique des aperçus nouveaux. Le récit présente en outre un caractère nettement biographique, évoqué d'ailleurs dans la dédicace : il symbolise l'union de Balzac avec cet « *ange* » qu'était pour lui la comtesse Hanska, union mystique qu'il ne devait réaliser sur le plan humain que peu avant de mourir. Malgré son incohérence, ce court récit est fort intéressant dans la mesure où il nous donne un aperçu sur le monde des idées de Balzac, bien inférieur au monde social dont il a été le génial inventeur.

"La vieille fille" (1835)

Roman de 140 pages

L'auteur présente d'abord le portrait d'un bien singulier personnage, le chevalier de Valois. Cette curieuse épave de l'Ancien Régime, qui prétend être apparentée aux rois de France, vit à Alençon. Sa situation de fortune est extrêmement modeste, et il vit surtout des nombreuses invitations dans la société provinciale que ne manque pas de lui attirer son nom. Le vieillard, qui est demeuré fort galant, reçoit la visite d'une jeune personne qui prétend qu'il est pour quelque chose dans la courbure exagérée de sa silhouette. Mais il envoie la fûtée chez Du Bousquier, qui pourrait être aussi coupable que lui. Ce louche personnage, autrefois agioteur et espion politique, a une des plus grosses fortunes de la ville. L'apparition de Suzanne l'embarrasse fort car, comme le chevalier, Du Bousquier aspire à la main d'une vieille fille, Mlle Cormon, qui représente pour l'un la fortune, pour l'autre l'entrée dans la meilleure société de la ville et la respectabilité. Ils ne sont pas d'ailleurs les seuls prétendants : Athanase Granson, jeune homme génial, dont l'intelligence n'a d'égale que la chasteté, est fort amoureux de la beauté un peu mûre ; mais, malgré les instances de sa mère qui voit les avantages financiers de l'affaire, il n'ose se déclarer. Vient ensuite une description extrêmement minutieuse et ici

fort évocatrice de l'intérieur qu'habite Mlle Cormon et de la vie qu'elle y mène. Au cours des réceptions et des dîners qui ont lieu chez elle, les concurrents tentent de se desservir les uns les autres. Ils y parviennent d'autant mieux que l'innocence de la vieille fille, ses hésitations semblent la condamner à rester vierge. Mais, dans la trop calme maison, survient un nouveau personnage, M. de Troisville, venu s'installer à Alençon. Aussitôt la petite ville marie ce militaire à la pauvre fille, qui commence à y croire elle-même et trouve cet homme bien séduisant. Hélas, il y avait malentendu : M. de Troisville est marié, il a des enfants. Déçue, effrayée surtout à la perspective d'une vieillesse solitaire, Mlle Cormon se décide à brusquer les choses ; c'est elle qui offre sa main à Du Bousquier. Malgré les intrigues du chevalier, le mariage se fait. Le jeune Athanase, désespéré, se suicide. Aussitôt marié, Du Bousquier entreprend de faire transformer entièrement la maison et tyrannise sa femme. Mme Du Bousquier affirme au chevalier de Valois qu'elle est heureuse, mais elle ne peut lui celer que Du Bousquier n'est son mari que de nom. Ainsi, par un singulier caprice du sort, la malheureuse vieille fille, après avoir désiré jusqu'à l'âge de quarante-deux ans se marier, n'éprouve guère, au sein du mariage, les satisfactions qu'elle était en droit d'en attendre. *«En atteignant à l'âge de soixante ans [...] elle dit en confidence qu'elle ne supportait pas l'idée de mourir fille.»*

Commentaire

Ce court roman est une remarquable analyse psychologique : le personnage de Mlle Cormon est un des plus vivants de *“La comédie humaine”*. Balzac, ici, ne simplifia pas : l'analyse est nuancée et profonde. Mais *“La vieille fille”* est également un des tableaux les plus réussis de la vie de province : les soirées en ville, les mille intrigues, les intérêts politiques et financiers, les exclusives des classes sociales entre elles, tout cela est dépeint avec un étonnant sens du réel et une grande fidélité.

Le livre forme avec *“Le cabinet des antiques”* un groupe isolé, qui porte le titre de : *“Les rivalités”* dans les *“Scènes de la vie de province”* de *“La comédie humaine”*. Il fut dédié *«à Monsieur Eugène-Auguste-Georges-Louis Midy de la Greneraye Surville, ingénieur au corps royal des ponts-et-chaussées»*, qui était le beau-frère de Balzac.

“L'enfant maudit” (1835)

Roman de 107 pages

Le 24 décembre 1835, Balzac acheta le journal *“La chronique de Paris”*.

“La messe de l'athée” (1836)

Nouvelle de 17 pages

Du 27 avril au 4 mai 1836, Balzac fut incarcéré à l'hôtel Bazancourt pour n'avoir pas satisfait à ses obligations de garde national.

En juin, il eut un procès avec l'éditeur Bulloz qui avait vendu les épreuves non corrigées de :

“Le lys dans la vallée”
(1836)

Roman de 300 pages

Le narrateur, Félix de Vandenesse, raconte comment, après une enfance et une adolescence malheureuses où il a été sevré d'affection, il fit des études qui, l'ayant épuisé, l'ont amené, en 1814, à venir se reposer en Touraine où il retrouva une femme inconnue qui, dans un bal, l'avait frappé par sa beauté au point qu'il avait osé baiser son dos nu. Madame de Mortsaufr vivait dans un domaine de la vallée de l'Indre, avec son mari, vieil aristocrate, ancien émigré aigri et presque dément, et ses deux enfants à la santé fragile. Elle agréa son amour, mais s'interdit d'y céder par scrupules sociaux et religieux, et s'employa à l'épurer en une passion platonique et presque mystique, prétendant, elle qui était de sept ans son aînée, l'aimer comme un fils. Il devint son confident et lui apporta le réconfort dont elle avait tant besoin. Doté des sages conseils qu'elle lui avait laissés, le jeune homme retourna à Paris. Ayant aidé Louis XVIII pendant les Cent-Jours, il occupa, dans son entourage immédiat, un poste important, devint une personnalité parisienne dont la mélancolie et la chasteté étaient réputées. Mais une Anglaise hardie, lady Dudley, décida de faire sa conquête. Flatté, séduit, Félix céda à ses avances, tout en s'efforçant de conserver à Mme de Mortsaufr la fidélité du cœur. Mais elle ne pouvait accepter ce partage : torturée par la jalousie, elle se laissa mourir.

Pour une analyse, voir BALZAC – “Le lys dans la vallée”

Le 26 juin 1836, Balzac fut atteint par un coup de sang à Saché, chez les Margonne.
En juillet et août, il fit un voyage à Turin pour défendre les intérêts des Guidoboni-Visconti, dans une affaire d'héritage. L'accompagnait la jeune Mme Caroline Marbouty, déguisée en page.
Le 27 juillet, alors qu'il était en Italie, mourut Mme de Berny.
Du 23 octobre au 4 novembre 1836, début de la pratique du feuilleton, parut dans “*La presse*” en douze fois :

“L'interdiction”
(1836)

Nouvelle de 80 pages

La marquise d'Espard apprend que son mari a l'intention de restituer une grande partie de sa fortune aux descendants de ceux qui furent injustement dépouillés par un de ses ancêtres. Craignant que cette décision ne l'oblige à renoncer à sa vie fastueuse, elle se sépare de son mari et cherche à le faire interdire comme ne jouissant pas de toutes ses facultés mentales. Le fameux arriviste Rastignac, qui ignore encore tout mais qui a l'intention de rompre avec sa vieille maîtresse, Mme de Nucingen, pour s'attacher à Mme d'Espard, réussit à convaincre son ami, le docteur Bianchon, de recommander cette affaire à un de ses oncles : le juge Jean-Jules Popinot. Cet homme au caractère fort, noble et qui ne manque pas d'expérience, est pris de soupçons; aussi mène-t-il personnellement une enquête, et c'est précisément en assistant à ses recherches et à ses conversations que nous parvenons à connaître les principaux personnages et les dessous de ce drame.

Commentaire

Balzac, dans cette brève nouvelle, déploie ce goût pour les intrigues judiciaires qui pourrait le faire tenir pour l'inventeur du roman policier. Mais ce jeu raffiné et tout intellectuel ne l'empêcha pas de se livrer avec passion à des études de mœurs et de donner libre cours à son besoin de créer des personnages. Le brave Popinot, le noble marquis d'Espard, l'égoïste et perverse marquise, sont des

caractères inoubliables, analysés avec une féroce précision et magistralement évoqués. Leurs rencontres donnent lieu à des scènes de haute comédie. Aussi est-ce un des textes les plus attachants qu'il ait écrits.

“Facino Cane”
(1836)

Nouvelle de 14 pages

Facino Cane est un mystérieux clarinettiste aveugle, qui entraîne le héros à Venise.

Commentaire

Balzac y distingua les personnages secondaires («*tout passait dans mon âme*») des personnages principaux («*mon âme passait dans la leur*»).

Il évoqua au début le vertige du romancier : «*Chez moi l'observation était devenue intuitive [...] elle me donnait la faculté de vivre de la vie de l'individu sur laquelle elle s'exerçait, en me permettant de me substituer à lui comme le derviche des “Mille et une nuits” prenait le corps et l'âme des personnes sur lesquelles il prononçait certaines paroles.*»

“La confidence des Ruggieri”
(1836)

Nouvelle de 75 pages

En février 1837, Balzac fit paraître la première partie d’*“Illusions perdues”*.

De février à mai, il visita Gênes, Livourne, Florence, Bologne.

En juillet, il se réfugia chez la comtesse Visconti qui lui prêta de l’argent et lui évita ainsi la prison (il était poursuivi par son ancien associé de *“La chronique”*, William Duckett).

Il publia dans *“La Presse”* une nouvelle, *“La femme supérieure”*.

Le 6 septembre, il acheta une maison et des terrains à Sèvres, au lieu-dit “Les Jardies”.

Il envisagea, pour son œuvre, le titre général d’*“Études sociales”*.

Il fit paraître :

“Gambara”
(1837)

Nouvelle de 64 pages

En décembre 1837, parut le troisième « *dixain* » des *“Contes drolatiques”*.

“Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau”
(1837)

Roman de 302 pages

César Birotteau, marchand parfumeur d'une foncière honnêteté mais enrichi, adjoint au maire du deuxième arrondissement de Paris, est en pleine euphorie, car ses convictions royalistes et un modeste fait d'armes lui ont permis d'obtenir la Légion d'honneur. Perdu par sa vanité ingénue, il décide, pour fêter l'événement, de donner un bal et de se lancer, pour l'occasion, dans des dépenses somptueuses. Il fait refaire son appartement malgré les réticences de sa femme. Comme si ce n'était pas suffisant, il se livre inconsidérément à des spéculations hasardeuses dans l'immobilier et se fait rouler. Ruiné, il doit avoir recours à la faillite. Cependant, il manifeste de nouveau ses vertus laborieuses et déploie une énergie infatigable pour obtenir sa réhabilitation. Épuisé par des démarches humiliantes et inutiles, il est à deux pas du découragement le plus total lorsqu'il se reprend en mains grâce à l'appui de sa femme et de Césarine, sa fille. Mais, lorsqu'il sort de son marasme, qu'il est lavé de tout soupçon, il meurt.

Commentaire

Sur ce sujet anecdotique, Balzac a évoqué l'ascension difficile de la petite bourgeoisie commerçante de Paris. Quant à la chute possible, il a déclaré : « *Toute faillite fournirait la matière de quatorze volumes* ».

S'il est roué dans l'exercice de son métier, César est par ailleurs un naïf : aspire-t-il à s'élever de sa condition sociale, car il croit à la réussite, et on le manipule à l'envi. Mais Balzac, dont la morale bourgeoise est assez courte, ne se livre pas à la caricature, car César est du côté de l'ordre et du travail. Aussi conclut-il ainsi : « *Jésus ordonne à la terre de rendre sa proie, le saint prêtre indiquait au Ciel un martyr de probité commerciale à décorer de la palme éternelle.* » À la récompense terrestre, la Légion d'honneur, succède l'autre, l'éternelle.

Le cadre du roman est dessiné comme un syllogisme. Cependant, l'écriture est si enfiévrée qu'elle semble échapper à son auteur même. Les rêves de gloire du pauvre marchand parfumeur sont d'un primaire à faire pleurer. Pourtant, on se prend à souhaiter qu'ils se réalisent. Pendant ce temps se tissent sous nos yeux les fils de la toile dans laquelle il se prendra. L'évocation du Paris de l'époque est pleine de vie, même si les descriptions sont trop nombreuses et lourdes, en particulier quand Balzac expose interminablement les lois de la faillite.

On retrouve d'autres personnages de “*La comédie humaine*” : le banquier Nucingen, le voyageur de commerce Gaudissart, l'usurier Gobseck et le curé de Tours, frère de César, que Balzac anime de façon incomparable, leur mettant dans la bouche des mots qui révèlent à coup sûr leur origine sociale aussi bien que les traits de leur caractère.

Du 24 février au 2 mars 1838, Balzac séjourna à Nohant, chez son amie, George Sand.
En mars, il arriva trop tard, en Sardaigne, pour obtenir la concession d'une mine d'argent.
En juin, mourut la duchesse d'Abrantès.
En juillet, il s'installa aux Jardies.

“Les employés”
(1838)

Roman de 223 pages

Dans les bureaux d'une division ministérielle, se déroulent, sous forme théâtrale, des dialogues entre les employés. Chef de bureau dans « *un des plus importants ministères* », Xavier Rabourdin est, par

son ancienneté et son mérite, le meilleur candidat possible à la place de chef de division devenue vacante. Il travaille à un plan de réforme administrative, sur lequel il fonde beaucoup d'espoirs : refonte du personnel, moins nombreux et mieux payé, suppression des pensions, diminution des impôts. Mais il s'épuise en vain. Son épouse, Célestine, « *femme supérieure* », intelligente et ambitieuse, aspirant à une vie meilleure, décide de tout mettre en oeuvre pour obtenir son avancement. Or un autre chef de bureau, Isidore Baudoyer, « *nullité flasque* », convoite lui aussi la place, soutenu par l'ensemble des petits bourgeois, liés entre eux par toutes sortes de liens de parenté et d'intérêt. La lutte pour la place est menée par les deux épouses, Élisabeth Baudoyer et Célestine Rabourdin, qui est appuyée par le secrétaire général du ministère, Clément Chardin des Lupeaux, intrigant et pervers, qui lui fait la cour. L'autre parti se livre à des manoeuvres souterraines pour miner Rabourdin et assurer à Baudoyer, par tous les moyens, une place non méritée. Jean-Jacques Bixiou, commis dans le bureau de Baudoyer, où il exerce aussi son talent de dessinateur, commet une caricature qui est fatale à Rabourdin. Mais, après sa démission, il annonce à sa femme un nouveau plan, qui doit lui rapporter une fortune, dans dix ans.

Commentaire

Le roman fut d'abord une nouvelle intitulée "*La femme supérieure*". Balzac en parla pour la première fois dans une lettre à madame Hanska du 22 octobre 1836. Elle parut dans "*La Presse*" d'Émile de Girardin, du 1er au 14 juillet 1837. Dans une longue préface, consacrée au problème crucial de la propriété littéraire, Balzac fit part de ses problèmes concernant le titre et le thème de ce roman, qui « *a le malheur de s'appeler "La femme supérieure", titre qui n'exprime plus le sujet de cette étude où l'héroïne, si tant est qu'elle soit supérieure, n'est plus qu'une figure accessoire au lieu de s'y trouver la principale* ». Et il précisa plus loin ce défaut de construction : « *Si vous trouvez ici beaucoup d'employés et peu de femmes supérieures, cette faute est explicable par les raisons sus-énoncées : les employés étaient prêts, accommodés, finis, et la femme supérieure est encore à peindre.* » L'évolution future du roman accentua ce déséquilibre. L'intérêt se déplaça de la femme supérieure au personnel des bureaux, avec ses moeurs spécifiques et ses intrigues souterraines. Le pouvoir occulte et la force d'inertie de la bureaucratie devinrent le thème central. D'où le changement de titre qui consacra cette transformation. "*Les employés*" marquèrent l'apparition en France d'un nouveau thème littéraire appelé à un grand avenir, celui de la bureaucratie. On y voit aussi la démonstration que tout ce qui est juste et dans l'intérêt de l'administration est voué à l'échec par le jeu des intérêts combinés.

Rabourdin est un des rares libéraux sympathiques que le légitimiste Balzac ait enfantés. Il compare à « *ces tarets qui ont mis la Hollande à deux doigts de sa perte en rongant ses digues* » cette médiocratie dont Isidore Baudoyer est le fleuron.

"La maison Nucingen"

(1838)

Nouvelle de 69 pages

Balzac fit paraître "*La torpille*", le début de "*Splendeurs et misères des courtisanes*".

En décembre, il demanda à être admis à la Société des gens de lettres.

En janvier 1839, il fut à nouveau emprisonné pour avoir manqué à ses obligations de garde national.

“Une fille d’Ève”
(1839)

Roman de 120 pages

Pendant la Monarchie de Juillet, la comtesse de Vandenesse se plaît à aimer d'un amour pur Raoul Nathan, dramaturge et journaliste sans option politique bien nette, alors que celui-ci vit avec l'actrice Florine. Quand il risque d'être compromis financièrement, elle s'emploie à le sauver, mais son mari intervient pour la sauver elle-même et lui fait découvrir la duplicité de son rival.

Commentaire

Dans la préface, Balzac s'est amusé à tracer la biographie d'Eugène de Rastignac, qui, dans les derniers romans, achèvera sa carrière en 1845, pair de France, ministre de la Justice, avec trois cent mille livres de rentes.

En février 1839, Balzac fit une tentative théâtrale manquée avec ‘*L'école des ménages*’ qui fut refusée par le théâtre de la Renaissance. Le 8 mars, il lut sa pièce chez le marquis de Custine.

“Le cabinet des antiques”
(1839)

Roman de 147 pages

Lors de la Restauration, dans une petite ville dont l'auteur ne dit pas le nom, se déroule l'histoire dramatique de la vieille noblesse de province, ruinée par la Révolution, combattue par Napoléon auquel elle n'a pas voulu se rallier, négligée par les Bourbons lors de leur retour, indéfectiblement fidèle aux principes traditionnels, ignorante du changement des temps et du cours de l'Histoire, qui prodiguait des trésors de vertu et les plus nobles qualités de caractère à défendre les restes d'une position sociale désormais insoutenable. Le vieux marquis d'Esgrignon est le chef d'un parti de nobles, qui ont l'habitude de se réunir chez lui, dans un salon du rez-de-chaussée resté inchangé depuis plus d'un siècle, offrant ainsi aux habitants de la ville, regardant à la dérobée, un spectacle qui justifie le surnom cruel de « *cabinet des antiques* ». Le marquis d'Esgrignon, malgré ses efforts stoïques pour sauver les apparences, est presque réduit à la misère. Sa sœur, beaucoup plus jeune que lui, a été demandée en mariage par un nouveau riche, Du Croisier, qu'elle a pourtant refusé dédaigneusement. Du Croisier a juré vengeance; et suit obstinément les actions du fils du marquis, Victurnien, jeune homme audacieux et d'une grande beauté, mais d'un caractère faible, gâté et trop épris de luxe. Victurnien est envoyé à Paris pour chercher fortune auprès de la Cour. Là, il devient l'amant de la duchesse de Maufrigneuse, gaspille sa fortune en peu de temps et, victime d'une machination de Du Croisier qui lui fait prêter de l'argent, il commet un faux et se trouve compromis dans un grave procès. Maître Chesnel, le fidèle notaire de d'Esgrignon, d'accord avec sa tante et avec Mme de Maufrigneuse elle-même, qui intervient d'une façon tout à fait romanesque, réussit à le sauver en opposant l'intrigue à l'intrigue. Mais la faute du jeune homme a été fatale à son vieux père. Après la mort de celui-ci, Victurnien consent à demander grâce à son ennemi et, le sachant désireux d'anoblir sa propre famille, épouse sa nièce.

Commentaire

L'œuvre, en ce qui concerne la première partie, est avant tout descriptive, et par certains tableaux de mœurs touche vraiment au chef-d'œuvre. Pourtant, l'aventure du jeune Victurnien apparaît trop riche en éléments d'un caractère romanesque et même policier (c'est la tendance de nombreux récits de

Balzac). Le style aussi perd souvent son énergie mesurée pour apparaître trop mouvementé et trop chargé, comme il arrive lorsque le romancier donne libre cours à sa naturelle exubérance. Le roman a été réuni avec un autre, *“La vieille fille”* sous le titre général *“Les rivalités”*.

En juin parut la deuxième partie d’*“Illusions perdues”*.

“Le curé de village”
(1839)

Roman de 262 pages

À Montégnac, en Limousin, le curé, l'abbé Bonnet, assiste dans ses généreuses œuvres de bienfaisance Mme Graslin dont a été secrètement l'amant un ouvrier, Jean-François Tascheron, qui, cherchant à se procurer les moyens de fuir elle, a commis un crime mais est monté à l'échafaud sans faire la moindre révélation. Bien qu'elle soit innocente du crime, elle sent toute sa vie le poids du remords, se consacrant complètement au service des pauvres et des malheureux. Avant de mourir, elle se confesse publiquement, suscitant l'émotion et la respectueuse compassion du bon curé et de tous ceux qui l'écoutent.

Commentaire

En éclairant une obscure et ancienne faute d'une douce lumière grâce à la présence d'un homme de bonté, Balzac s'est efforcé d'arriver à une conclusion pacificatrice, en se tenant entre la cruauté et le pathétique. Toutefois, la lumière n'est pas intense, car l'abbé Bonnet reste plutôt le spectateur d'un événement dont le sens lui échappe et dont Mme Graslin cherche plus à se libérer par la confession qu'elle ne réussit à le dominer.

On voit le polytechnicien déçu Grégoire Gérard (transfiguration romanesque de son beau-frère, l'ingénieur Eugène Surville) faire la critique des grandes écoles, de l'administration et du système des concours, en prenant pour exemple la politique de création des réseaux de chemins de fer : *« La Belgique, les États-Unis, l'Allemagne, l'Angleterre, qui n'ont pas d'Écoles polytechniques, auront chez elles des réseaux de chemins de fer, quand nos ingénieurs en seront encore à tracer les nôtres, quand de hideux intérêts cachés derrière des projets en arrêteront l'exécution. On ne pose pas une pierre en France sans que dix paperassiers parisiens n'aient fait de sots et inutiles rapports. Ainsi, quant à l'État, il ne tire aucun profit de ses écoles spéciales ; quant à l'individu, sa fortune est médiocre, sa vie est une cruelle déception. »*

Le roman a été placé dans les *“Scènes de la vie de campagne”* de *“La comédie humaine”*.

“Massimilla Doni”
(1839)

Nouvelle de 84 pages

À Venise, la duchesse Massimilla Doni inspire au prince Emilio un amour pur. Mais il découvre l'amour physique dans les bras de la Tinti, cantatrice qui met ainsi au désespoir son collègue Genovese, au point qu'il se ridiculise en chantant *“Mosé”*, l'oratorio de Rossini. La duchesse en explique d'ailleurs le sujet, dans lequel elle voit une allégorie du sort de l'Italie dominée par les Autrichiens, à un médecin français, dont le réalisme, s'il ne lui permet pas de bien apprécier la musique, lui fait comprendre ce qui se passe entre les amoureux et amener Emilio à aimer charnellement la duchesse, tandis que Genovese est heureux avec la Tinti.

“Les secrets de la princesse de Cadignan”
(1839)

Nouvelle de 60 pages

La grande séductrice qu'a été la princesse de Cadignan a été aimée de loin pendant quatre ans par l'idéaliste républicain Michel Chrestien qui a été tué pendant l'émeute du 6 juin 1832 . Maintenant que, vieillissante, elle s'est retirée du monde, elle attire près d'elle, au nom de l'amitié qui unissait les deux hommes, le grand écrivain qu'est Daniel d'Arthez, et elle séduit ce coeur innocent en jouant les vierges et martyres.

Commentaire

Dans “*Sodome et Gomorrhe*”, Proust fait dire à M. de Charlus : «*Quel chef-d’œuvre ! comme c’est profond, comme c’est douloureux, cette mauvaise réputation de Diane qui craint tant que l’homme qu’elle aime ne l’apprenne ! Quelle vérité éternelle, et plus générale que cela n’en a l’air ! comme cela va loin !*»

On a souvent souligné qu’un des personnages les plus sympathiques du monde romanesque de Balzac était le républicain Michel Chrestien, disciple de Saint-Simon, qui «*rêvait la fédération suisse appliquée à toute l’Europe*». «*Ce grand homme d’État qui peut-être eût changé la face du monde, mourut au cloître Saint-Merry comme un simple soldat. La balle de quelque négociant tua l’une des plus nobles créatures qui foulaient le sol français.*»

Le 16 août 1839, Balzac fut élu président de la Société des gens de lettres.

En septembre-octobre 1839, il se lança à grand bruit dans la défense de Sébastien Peytel, notaire de Belley qu’il connaissait, qui était accusé de l’assassinat, le 1er novembre 1838, de sa femme, Félicie Alcazar, dont il était l’héritier, et de son domestique homosexuel, Louis Rey, pour lui voler 7500 francs. Il affirma toujours son innocence, mais fut condamné à mort et finalement guillotiné à Bourg-en-Bresse, le 28 octobre 1839. Par son intervention. Balzac fit passer un fait divers régional au rang d’affaire nationale mettant en cause la justice et la presse de son temps, piliers de l’édifice politique et social. Il transforma son plaidoyer en faveur d’un accusé seul contre tous en un mordant réquisitoire contre les tenants de l’ordre bourgeois, faisant entendre une voix dissonante et solitaire, contestant la parole institutionnelle mais dénuée de légitimité et vouée à l’incompréhension. L’affaire Peytel révéla sa position ambiguë d’homme de lettres à la fois dans et contre le siècle, en quête de reconnaissance et d’autorité symbolique, mais irréductiblement inclassable et dérangeant.

Le 2 décembre, Balzac présenta sa candidature à l’Académie française.

Le 9 janvier 1840, il quitta la présidence de la Société des gens de lettres.

En 1840, l’expression « *Comédie humaine* », que Balzac choisit par opposition à “*La divine comédie*” de Dante, apparut pour la première fois sous la plume de Balzac pour désigner l’ensemble de ses œuvres, pour souligner l’unité d’intention et d’intérêt entre elles.

“Pierrette”
(1840)

Roman de 150 pages

À Provins, en 1828, les Rogron, frère et soeur, anciens boutiquiers parisiens, essaient de se faire accepter par la bonne société. Ils échouent du côté des aristocrates et se retournent donc vers les libéraux. Ils accueillent une jeune cousine de Bretagne, Pierrette, dont ils convoitent l’héritage, mais dont ils font une servante. Arrive à Provins un jeune amoureux de Pierrette, Brigaut, qui entre secrètement en relations avec elle, apprend ses malheurs et entreprend de la sauver, ce qu’il fait

juste au moment où la jeune fille vient d'être cruellement blessée par la soeur. La situation des Rogron est alors compromise, d'autant plus que Pierrette meurt, mais les gens de leur parti, qui atteint au pouvoir avec l'avènement de Louis-Philippe, les font sortir de ce mauvais pas.

"Vautrin"
(1840)

Drame en cinq actes, en prose

Commentaire

Balzac adapta ainsi son roman, "*Le père Goriot*". Harel, le légendaire directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, reçut sa pièce avant même qu'elle ne fut écrite. Lorsqu'on sut qu'il la préparait, ce fut un véritable émoi dans le Paris littéraire. La presse fit assister à l'enfantement laborieux de l'œuvre, Balzac raturant sans cesse, corrigeant, défaisant, refaisant puis redéfaisant encore les scènes commencées. Enfin l'œuvre fut sur pied. Elle fut autorisée par la censure, mais fut interdite dès la première représentation, le 14 mars 1840, qui eut lieu devant une salle regorgeant d'écrivains, d'élégantes, d'artistes, de journalistes, de politiciens. Le bruit courut quelques heures avant la représentation qu'un scandale politique éclaterait, et on vint au théâtre plus pour assister à la manifestation qu'à la pièce elle-même. Elle eut lieu au quatrième acte, lorsque Frédéric Lemaître, pour qui le peintre Louis Boulanger avait dessiné un élégant costume de général mexicain, entra en scène. Il s'était fait la tête de Louis-Philippe, ce qui produisit une émotion indescriptible : les uns rirent, les autres sifflèrent, et le duc d'Orléans sortit précipitamment de sa loge, tandis que Frédéric Lemaître s'esquivait au milieu du tumulte. La seconde représentation fut interdite le lendemain. Le drame ne fut repris que le 1er avril 1869, à l'Ambigu. Balzac avait trouvé de farouches et de fidèles partisans en Lamartine, Victor Hugo, Mme de Girardin, Léon Gozlan.

Mais le personnage, au lieu d'apparaître sublime, devient absurde, et l'action perd complètement la plausibilité et la cohérence qui permet aux plus improbables incidents d'une pièce de tenir ensemble en une séquence logique.

En avril 1840, Balzac présenta un projet de "*Code littéraire*" à la Société des gens de lettres. Le 25 juillet, il lança la "*Revue parisienne*" qui n'eut que trois numéros.

"Z. Marcas"
(1840)

Nouvelle de 27 pages

Le narrateur se rappelle comment, étudiants pauvres à Paris, en 1836, lui et son camarade avaient pour voisin un homme très mystérieux, très solitaire, qui se livrait pour vivre à une tâche de copiste. Ce Z. Marcas leur avait appris qu'il était un grand avocat et même un homme politique qui, n'ayant que le souci de la France, avait travaillé dans l'ombre d'un ministre qui, ayant été démis, l'avait abandonné. Or, de nouveau au pouvoir, le ministre vint solliciter son aide. À l'instigation de ses voisins, il reprit du service pour revenir quelques mois plus tard, le ministère de nouveau défait, mourir d'épuisement dans sa chambre.

Commentaire

C'était la «*physiologie*» de l'homme politique qui n'arrive à rien.

“Un prince de la Bohême”

(1840)

Nouvelle de 34 pages

Dinah de La Baudraye, femme du monde et femme de lettres, lit une nouvelle de son cru à l'écrivain Raoul Nathan, où est racontée l'histoire de Claudine Chaffaroux et de Charles-Edouard Rusticoli, comte de La Palférine. Ancienne danseuse, sous le nom de Tullia, Claudine en quittant la scène a épousé le vaudevilliste Du Bruel en 1830 et par la suite est devenue en 1834 la maîtresse de La Palférine, le prince de la bohème ; celui-ci formule toutes sortes d'exigences pour se débarrasser d'elle, notamment qu'elle ait un grand état mondain, et, elle, par amour pour lui, entreprend de pousser son mari dans le monde et en fait un comte et un pair de France.

Commentaire

Le tableau qui est fait de la bohème est illustré par le cas de La Palférine qui est exposé au cours d'une réunion mondaine, qui est l'occasion de rencontres et d'un récit. La Palférine est présent « in absentia » par ce qu'on dit de lui et par les bons mots qu'on lui prête. Sa silhouette finit pourtant par devenir personnage et donner un titre pertinent et accrocheur à un ensemble jugé souvent un peu factice. *“Un prince de la bohème”* doit, il est vrai, autant à la plume du journaliste qu'au travail du romancier.

En octobre 1840, Balzac quitta les Jardies pour s'installer à Passy, 19 rue Basse (qui deviendra *‘la maison de Balzac’*, 47 rue Raynouard).

“Pierre Grassou”

(1840)

Nouvelle de 22 pages

Pierre Grassou est un peintre médiocre mais humble qui, devant l'échec d'un de ses tableaux au Salon, accepte les conseils d'un confrère. Il est remarqué par un marchand de tableaux qui lui fait faire des copies de maîtres. Très économe, il place ses bénéfices chez un notaire. Cela impressionne grandement les bourgeois qui sont venus lui faire faire leurs portraits et dont il épouse la fille, devenant ainsi un peintre officiel.

En 1840 dans un article inséré dans sa *“Revue parisienne”*, Balzac vit en Fourier « *un homme de génie* » pour sa « *formule célèbre* » de l'association du Travail, du Capital et du Talent. Il vanta également la théorie des passions de Fourier si proche de sa métaphysique personnelle. En décembre, il assista au retour des cendres de Napoléon qui furent placées aux Invalides.

“Une ténébreuse affaire”
(1841)

Roman de 216 pages

Commentaire

C'est la duchesse d'Abrantès qui avait fourni à Balzac nombre d'anecdotes sur la cour impériale. Le roman met en scène une affaire policière et offre des réflexions sur le système politique de l'Empereur que Balzac, après une jeunesse libérale et frondeuse, continua à admirer, en dépit de sa « conversion » au légitimisme.

En mai 1841, Balzac fit un voyage en Touraine et en Bretagne.
Le 3 juin, il assista à la réception de Victor Hugo à l'Académie française.

“Ursule Mirouët”
(1841)

Roman de 243 pages

À Nemours, vers 1830, le vieux docteur Minoret a recueilli la jeune Ursule Mirouët, et ses héritiers craignent qu'il lui lègue sa fortune. À sa mort, l'un de ses neveux subtilise la part qui revenait à la jeune fille. Mais il doit la restituer quand il est puni par la mort de son fils et la folie de sa femme.

“Physiologie de l'employé”
(1841)

Essai

Le 2 octobre 1841, Balzac signa un contrat pour la publication de l'ensemble de son œuvre sous le titre de *“La comédie humaine”*.

Le 10 novembre mourut Wenceslas Hanski, époux de « *l'étrangère* ». Balzac apprit au début de 1842 cette nouvelle qu'il attendait depuis huit ans, et qui le laissa abasourdi. Mais Mme Hanska ne se montra pas aussi impatiente de le retrouver, et il en souffrit beaucoup. Des problèmes de succession obligèrent Mme Hanska à séjourner longuement à Saint-Pétersbourg pour un procès, et la présence de Balzac n'était évidemment pas souhaitée dans de telles circonstances. Et puis, influencée par les nombreuses rumeurs qui couraient sur son compte, elle lui reprochait des infidélités que, tout en protestant de son entière fidélité de cœur, il ne put nier tout à fait.

“Mémoires de deux jeunes mariées”
(1841)

Roman de 230 pages

“La fausse maîtresse”
(1841)

Nouvelle de 53 pages

“Le martyr calviniste”
(1841)

Roman de 187 pages

En février 1842, le mobilier du pied-à-terre parisien de Balzac, rue de Richelieu, fut menacé de saisie. Le 19 mars, eut lieu, à l'Odéon, la première de :

“Les ressources de Quinola”
(1842)

Comédie en cinq actes

Sous le règne de Philippe II d'Espagne, Fontaneres est un inventeur, le premier inventeur du bateau à vapeur. Il a pour laquais Quinola est un laquais qui l'unit à la vile Faustine.

Commentaire

La pièce fut écrite «avec toutes les libertés des vieux théâtres français et espagnols». Mais, en Fontaneres, Balzac reproduisit David Séchard, et en Quinola il fit une combinaison de l'esclave de la comédie latine, du fou de Shakespeare, de Figaro et de son Vautrin. L'improbabilité d'un inventeur du bateau à vapeur au XVIe siècle compromet presque complètement l'intérêt des spectateurs auxquels Balzac déplaît encore en tentant de trouver un dénouement amoureux. Il faut regretter aussi que Quinola manque d'humour. Cependant, la pièce est ingénieuse, puissante et intéressante en bien des passages.

Échaudé par l'expérience de “Vautrin”, Balzac avait tenu à composer lui-même la salle de la première représentation, tripla le prix des places. Malgré tout, la pièce ne s'attira, le jour de la première, que des cris d'animaux et fut sifflée tout au long pendant les sept premières représentations. Elle tint l'affiche près d'un mois, mais les recettes furent insignifiantes.

“Un début dans la vie”
(1842)

Roman de 169 pages

“Albert Savarus”
(1842)

Roman de 120 pages

À Besançon, dans les dernières années de la Restauration et les premières années du règne de Louis-Philippe, la baronne de Watteville, une femme encore jeune, riche et volontaire, domine son faible mari et leur fille unique, Rosalie. Son cavalier servant est le bel Amédée de Soulas, le « lion »

de la ville, qu'elle destine à sa fille. Mais, dans l'âme de l'adolescente, oppressée par une éducation tyrannique, couvent de romanesques rêves de révolte. Depuis peu, dans la ville, s'est établi un avocat, Savaron de Savarus, dont la puissante et mystérieuse personnalité intrigue fortement la bavarde société de la ville. Rosalie nourrit pour lui une romanesque passion qui grandit en secret, stimulée par ces mêmes raisons. Savarus prépare sa candidature pour les prochaines élections au parlement, tandis que Rosalie de Watteville cherche à comprendre son secret et le surveille. Savarus publie une longue nouvelle au goût du jour, *‘L'ambitieux par amour’*, romantique histoire d'un jeune bâtard, de noble naissance, qui, pendant un voyage de vacances en Suisse, s'éprend follement d'une très belle Italienne, exilée avec son vieux mari. Il découvre qu'elle est une princesse Colonna qui a épousé pour des raisons spéciales un noble napolitain de cinquante ans plus âgé qu'elle. Ayant la joie d'être aimé d'elle en retour, il la quitte en lui jurant d'obtenir une situation qui lui permette de l'épouser à la mort de son mari, ce qui ne saurait tarder. Rosalie comprend que le héros de cette histoire est Savarus lui-même, et bien vite ses soupçons sont confirmés par la correspondance de l'avocat qu'elle intercepte. Les élections arrivent. Savarus, au moment le plus délicat de la campagne électorale, disparaît mystérieusement. La jeune fille, sachant que la princesse Colonna est veuve à présent, réussit par une diabolique machination épistolaire à lui faire croire que Savarus ne l'aime plus. Quand l'avocat arrive à tirer au clair ce mensonge, l'orgueilleuse princesse s'est déjà remariée. Savarus se retire dans un couvent de trappistes. Rosalie, après la mort de son père, se sépare de sa mère (qui épouse le bel Amédée) et se retire, fuyant le monde, dans une propriété à la campagne.

Commentaire

L'histoire appartient à la première période de l'art de Balzac, témoignant d'un typique mélange de vigoureux réalisme et d'extravagant romantisme. Vivante seulement dans les épisodes où le style puissant et analytique du grand romancier fait son apparition, elle présente un intérêt spécial par le fait qu'il a donné à l'ambitieux Savarus plusieurs traits de son caractère.

En juillet 1842, sur les instances de l'éditeur Hetzel, Balzac produit l'«*Avant-propos de ‘La comédie humaine’*». Il y proclama : « *J'écris à la lueur de deux vérités éternelles, la religion et la monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament et vers lesquels tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays.* » Il y exposa ses idées sur le roman et les principes directeurs de son œuvre où il avait pour ambition de « *donner la vie et le mouvement à tout un mode fictif [...] à une société tout entière dans [sa] tête* » : « *La société française allait être l'historien, je ne devais être que le secrétaire.* » Il voulut peindre la réalité sociale et en dégager « *les principes naturels* ». Il voulait assurer à l'ensemble une organisation synthétique qui en ferait « *comme un monde complet* », prévoyant des «*Études de mœurs*» de beaucoup les plus nombreuses («*Scènes de la vie privée*», «*Scènes de la vie de province*», «*Scènes de la vie parisienne*», «*Scènes de la vie politique*», «*Scènes de la vie militaire*» et «*Scènes de la vie de campagne*»), des «*Études philosophiques*» et des «*Études analytiques*».

‘La rabouilleuse’ (1842)

Roman de 300 pages

Fils d'un administrateur loyal, intègre et dévoué de l'Empire, Philippe Bridau fut un officier brillant des armées napoléoniennes (chef d'escadron et officier de la Légion d'honneur à l'âge de vingt ans). Il a tout perdu avec la chute de l'Empire et promène son ressentiment dans les bas-fonds de Paris. Cet homme courageux est devenu un être cynique, brutal et sans morale qui ne voit pas pourquoi il ferait des efforts alors que gloire et richesses lui tendent les bras. Après sa participation inopportune à une tentative hasardeuse de coup d'État, il est assigné à résidence surveillée à Issoudun. Sa mère,

Agathe Bridau, et ses deux fils, Joseph le peintre et Philippe l'ex-soldat, tentent alors d'arracher Jean-Jacques Rouget, le frère d'Agathe, un richissime dégénéré, à l'emprise de sa servante, Flore Brazier, qui est surnommée « *la rabouilleuse* » (celle qui chasse les écrevisses dans les rivières), et de son ordonnance, Maxence Gillet, qui est l'amant de la jeune et belle femme. La richesse de Rouget est trop importante pour ne pas susciter les convoitises. Philippe Bridau provoque Rouget en duel et le tue. Mais il est à son tour poignardé par Gillet. Mais, avant de mourir, il a le temps de chasser « *la rabouilleuse* ».

Commentaire

Cette histoire de captation d'héritage, ce roman de l'ambition et de l'intérêt, d'abord intitulée « *Les deux frères* », est une oeuvre âpre, noire et amère, qui vaut aussi bien par l'exceptionnelle galerie de personnages que par la description intime et détaillée d'une petite ville de province étouffante. Dans la petite bourgeoisie locale, l'accumulation obsessionnelle et dévoyée des biens finit par devenir la seule raison d'être et entraîne une grande misère affective. On ne peut manquer, sur cet aspect, de penser à « *La muse du département* » ou à « *Ursule Mirouet* ».

L'ascension énergique, brutale et cynique, de Philippe Bridau est insupportable, d'autant plus qu'elle est involontairement soutenue par la bêtise et l'incurie de ses proches qui ne partagent en rien sa bassesse.

Le récit se déroule à vive allure, même si l'on sent parfois des pertes de rythme. Les rebondissements imprévus ne cessent qu'à la dernière page.

En 1959, Louis Daquin a tiré un film du roman : « *Les arrivistes* ».

«Autre étude de femme»

(1842)

Nouvelle de 61 pages

«Sur Catherine de Médicis»

(1843)

Nouvelle de 41 pages

«Honorine»

(1843)

Nouvelle de 78 pages

«La muse du département»

(1843)

Roman de 180 pages

Du 21 au 31 mai 1843, parurent dans « *Le Parisien* », la première et la deuxième parties de « *Splendeurs et misères des courtisanes* », sous le titre « *Esther ou les amours d'un vieux banquier* ».

Du 9 au 19 juin, parurent dans « *L'État* », le début de la troisième partie de « *Illusions perdues* », sous le titre « *Les souffrances de l'inventeur* ».

En juillet, Balzac, après huit années de séparation, partit rejoindre Mme Hanska à Saint-Pétersbourg. En août, fut publiée, sous le titre ‘*Ève et V David*’, la troisième partie de :

“Illusions perdues”
(1843)

Roman de 660 pages

Dans la première partie, “*Les deux poètes*”, sont présentées les illusions de David Séchard, imprimeur à Angoulême, qui désire révolutionner l’industrie de la papeterie, et celles de son beau-frère, Lucien Chardon, intelligent et séduisant poète, rêvant de conquérir la gloire littéraire à Paris.

La deuxième partie, “*Un grand homme de province à Paris*”, suit l’ascension et la chute que, sous l’influence de Lousteau, journaliste taré, connaît Lucien, devenu Lucien de Rubempré. Il fréquente les mondes de l’édition et de la presse, et, entraîné par sa faiblesse et sa vanité, compromet son talent dans des journaux politiques. Honni, ruiné, il revient vers Angoulême.

La troisième partie, “*Les souffrances de l’inventeur*”, est consacrée aux ennuis de l’imprimeur encore accrus par la faute de Lucien Séchard qui est, sur le point de se suicider quand il est sauvé par un abbé espagnol, Carlos Herrera

Pour une analyse, aller à BALZAC – ‘*Illusions perdues*’

En octobre, Balzac fut de retour à Paris.

En novembre, il se risqua de nouveau au théâtre :

“Paméla Giraud”
(1843)

Drame en cinq actes

Paméla Giraud est une pure et désintéressée travailleuse qui affronte l’égoïsme matérialiste de riches et de nobles.

Commentaire

Paméla Giraud était l’idéal féminin de Balzac qu’il plaça dans une situation révoltante même pour un public parisien que le dénouement, s’il est bien amené et satisfaisant, adoucit à peine.

La pièce, jouée au Théâtre de la Gaîté, eut vingt et une représentations et un succès d’estime. Les critiques furent plus bienveillants, allant même jusqu’à trouver des qualités à ce drame qui, toutefois, ne devait être repris, au Gymnase, que le 6 juillet 1859.

Le 3 décembre 1843, David d’Angers acheva le médaillon et le buste en marbre de Balzac, qui lui offrit le manuscrit et les épreuves corrigées de ‘*La femme supérieure*’, avec cet envoi autographe : « À son ami David d’Angers. De Balzac. Il n’y a pas que les statuaires qui piochent. »

En décembre, il renonça à se présenter à l’Académie française.

En 1844, son médecin diagnostiqua chez lui une sorte de « méningite chronique ».

En juillet, il mit au point un catalogue des ouvrages qui devaient composer ‘*La comédie humaine*’ : 125 ouvrages dont 40 à faire.

Il publia en entier :

“Splendeurs et misères des courtisanes”
(1844)

Roman de 550 pages

Suite d’*“Illusions perdues”*, ce vaste récit s’organise autour de la figure redoutable de Vautrin (alias Carlos Herrera) qui, à travers « *l’âme visible* ’ qu’est pour lui Lucien de Rubempré, cherche à satisfaire son appétit de puissance. N’hésitant pas à se servir des sentiments sincères que la courtisane Esther porte à Lucien, il prépare au jeune homme un mariage qui lui assurera fortune et position sociale. Mais, à la première rencontre avec la police, Lucien s’effondre, livre son protecteur, puis se pend dans sa cellule. Entre les policiers et l’ancien forçat, se déroule alors un combat dramatique dont Vautrin sort chef de la Sûreté.

Commentaire

Cette intrigue très complexe (plusieurs personnages apparaissent sous différents noms et divers déguisements) permet à Balzac d’évoquer des milieux sociaux opposés en apparence (les bagnes et le palais de justice, les salons mondains et les boudoirs des courtisanes), en fait rapprochés par la même soif d’argent et la tyrannie des passions.

“Conversation entre deux heures et minuit ou échantillon de causerie française”
(1844)

Nouvelle

Commentaire

Balzac explique que la philanthropie a tué le roman, que le droit, non seulement de rire, mais de médire et de blasphémer de tout, absolument de tout, est l’oxygène des civilisations.

En octobre, l’écrivain Léon Gozlan dîna chez Balzac avec Vidocq.

“Modeste Mignon”
(1844)

Roman de 268 pages

La jeune Mignon, âme passionnée et exquise dans un corps des plus gracieux, vit avec sa mère dans une élégante maison du Havre, surveillée de près par quelques amis de son père. Celui-ci, un noble Provençal, Charles Mignon de la Bastie, qui a pris part à toutes les campagnes de l’Empire et épousé la fille d’un riche baron allemand, a fait, après la chute de Napoléon, une rapide fortune dans le commerce havrais. Incapable de supporter la ruine causée par une faillite soudaine, il est parti depuis quatre ans pour tenter de refaire sa fortune dans les mers du Sud. Mais il avait été tellement éprouvé par le malheur arrivé à sa fille aînée, Bettina-Caroline (laquelle s’était enfuie de la maison paternelle avec un séducteur indigne et était morte dans des circonstances tragiques), qu’avant son départ il avait confié à quelques amis sûrs la mission de veiller sur la cadette pendant son absence et de la préserver de tout contact avec le monde. Modeste, jusqu’ici, n’a aucune intrigue coupable à se reprocher. Toutefois, exaltée par ses lectures, elle est tombée amoureuse du grand poète Canalis jeune et déjà célèbre : enivré par ses triomphes précoces, il est l’enfant gâté de la haute société parisienne. À la faveur d’un stratagème, la jeune fille entame une correspondance amoureuse avec

lui. Seulement, celui qui répond à ses lettres enflammées par des missives non moins ardentes n'est pas Canalis, mais son secrétaire, le jeune Ernest de la Brière, un homme du meilleur monde, fin et cultivé, timide et sentimental. Toujours sous son identité d'emprunt, il voit Modeste et s'éprend d'elle. Une des amies de Mignon, Anne Dumay, surprend le secret de Modeste, va à Paris pour avoir une explication avec Canalis et découvre la supercherie dans les jours mêmes où Charles Mignon revient des Indes, fortune faite. Ernest confesse ses sentiments au père de la jeune fille et réussit à triompher de ses préventions, alors que Modeste, blessée profondément par ce qu'elle considère comme une basse tromperie, ne veut plus entendre parler de lui. Charles Mignon, redevenu le grand seigneur de naguère, invite Canalis (alléché par la perspective d'un riche mariage et intrigué par la curieuse personnalité de Modeste) à venir au Havre avec son secrétaire et leur donne un mois pour que Modeste puisse se prononcer en connaissance de cause. À ces deux prétendants vient s'en ajouter un troisième en la personne du duc d'Hérouville, gentilhomme breton. Au cours d'une succession de fêtes étincelantes et de réceptions, Canalis et le duc font étalage de toutes leurs qualités, tandis qu'Ernest, de plus en plus désespéré, se tient volontairement dans l'ombre. Modeste, après s'être laissé successivement entraîner vers les deux premiers, se décide enfin pour lui.

Commentaire

Ce roman, l'un des plus longs et des plus importants romans de Balzac, est une oeuvre d'une simplicité exemplaire, malgré la richesse des détails et le remarquable tableau de la vie provinciale qui sert de cadre à l'intrigue. La libre invention romanesque et le réalisme poussé s'y fondent dans un naturel parfait. La délicieuse figure de jeune fille, passionnée et romantique, contraste avec Canalis, l'écrivain mondain, mi-génial, mi-cabotin, élégiaque et sentimental dans ses vers, calculateur froid et sceptique dans la vie. Le roman, qui compte parmi les chefs-d'œuvre de Balzac, fait partie des "Scènes de la vie privée" de "La comédie humaine". Écrit de mars à juillet 1844 et publié la même année, il fut dédié « À une étrangère » (la comtesse Hanska), « fille d'une terre esclave, ange par l'amour, démon par la fantaisie, enfant par la foi, vieillard par l'expérience, femme par le cœur ».

Le 2 mars 1844, Balzac publia séparément sous le titre "David Séchard", la troisième partie d'"Illusions perdues".

"Gaudissart II" (1844)

Nouvelle de 10 pages

Le 23 novembre fut publiée séparément "Esther", une partie de "Splendeurs et misères des courtisanes". Dans le onzième volume de "La comédie humaine", le tome III des "Scènes de la vie parisienne" contenait les deux premières parties de "Splendeurs et misères des courtisanes" : "Esther heureuse" ("Comment aiment les filles") et "À combien l'amour revient aux vieillards".

Le 24 avril 1845, Balzac fut nommé dans l'ordre de la Légion d'honneur.

De mai à août, il partit pour Dresde où il rejoignit Mme Hanska pour faire avec elle, sa fille, Anna, et le comte Mnizeck, une visite de l'Allemagne, de la France, des Pays-Bas. De mars à mai 1846, il voyagea de nouveau avec elle de Rome à Francfort.

“Un homme d'affaires”
(1845)

Nouvelle de 19 pages

Chez une lorette, l'avoué Desroches raconte comment le fameux Maxime de Trailles, très habile débiteur, maître en jurisprudence commerciale, avait semblé se jouer de Cérizet et de Claparon, qui possédaient de nombreux billets à son nom. Avec un dédain hautain, il avait refusé à Claparon de les payer. Or l'aristocrate s'était épris de la jeune Antonia à laquelle il avait acheté un cabinet littéraire fréquenté par le vieux Croizeau qui se mit à la courtiser. On y voyait aussi un certain Denisart qui prétendait avoir une maîtresse, Hortense, à laquelle il avait offert un magnifique mobilier, pour se trouver soudain abandonné. Comme Antonia était tentée par les offres de Croizeau et s'ennuyait dans son cabinet, Maxime se crut très habile de l'installer en achetant le mobilier d'Hortense. Mais Denisart se révéla être Cérizet qui, ainsi, était rentré dans son argent.

Pour une analyse, voir BALZAC – “Un homme d'affaires”

“Béatrix”
(1845)

Roman de 335 pages

Dans la première partie, intitulée “*Les personnages*”, on découvre Guérande qui abrite deux lieux antithétiques et emblématiques : l'Hôtel du Guénic et le château des Touches. L'un est refermé sur ses traditions et l'autre reflète le goût contrasté et insolite de Mlle des Touches. Le jeune et séduisant Calyste du Guénic, « *magnifique rejeton de la noblesse bretonne* », est le seul à aller d'un lieu à l'autre. Aux Touches, il rend de fréquentes visites à Félicité, qui le fascine par sa culture, son intelligence et sa connaissance du monde parisien. Elle écrit, son nom de plume étant Camille Maupin. Elle annonce au jeune homme l'arrivée de son amie, Béatrix de Castéran, la marquise de Rochefide.

C'est alors que se noue « *le drame* », titre de la deuxième partie. Calyste rencontre, outre Béatrix, le musicien Gennaro Conti, son amant, et le critique Claude Vignon, que Camille projette d'épouser. Ébloui par cette brillante société, le gentilhomme breton repousse les avances de Charlotte de Kergarouët, riche héritière que la famille lui destine. Bientôt éperdument amoureux de la marquise de Rochefide, il délaisse progressivement Camille. Il finit par se déclarer. Parallèlement, une joute épistolaire et verbale s'engage entre les deux femmes. La blonde marquise se pique au jeu et triomphe, tandis que Mlle des Touches décide de se retirer du monde après avoir organisé l'avenir de son protégé. En effet, comme l'avait souhaité Félicité, Calyste épouse Sabine de Grandlieu, belle jeune femme issue du faubourg Saint-Germain, qui est brune, comme Béatrix est blonde.

Dans la troisième partie, le couple s'installe à Paris. Mais Calyste, qui a fait un mariage de convenance, ne tarde pas à retomber sous l'emprise de Béatrix, à laquelle il n'a cessé de rêver et qu'il revoit clandestinement. Sabine lutte en essayant d'imiter Béatrix en tout : toilettes, aménagement de la maison, raffinement de la table, coquetterie. Béatrix cependant devient la maîtresse de Calyste et le somme d'abandonner Sabine. Elle paraît triompher quand un complot se forme pour sauver Sabine et rétablir l'ordre des choses (y compris en ce qui concerne Béatrix). Interviennent la duchesse de Grandlieu, Maxime de Trailles, La Palférine et de nombreux comparses dont une ancienne lorette, Aurélie Schontz, « *Béatrix d'occasion* » devenue la maîtresse d'Arthur de Rochefide, l'époux (abandonné) de Béatrix. Ces grandes manoeuvres mettront-elles fin à l'éducation sentimentale du jeune homme ainsi qu'à la vie dissolue de la marquise?

Commentaire

Le texte fut rédigé en deux parties à six ans d'intervalles avec plusieurs avatars. En mars 1838, Balzac conçut une première ébauche dont le sujet lui avait été donné par George Sand, à propos de Listz et de Mme d'Agoult ; titre envisagé, *‘Les galériens ou Les amours forcés’* : c'était l'histoire d'Emma de Castéran, femme mal mariée du faubourg Saint-Germain, et de Mme Nathan. En décembre 1838, un autre faux départ fut une présentation de la Bretagne, le nouveau titre étant *‘Béatrix’*. En janvier 1839, il rédigea le roman, qui fut publié en treize feuilletons dans *‘Le Siècle’* du 13 au 26 août 1839, sous ce titre, le texte étant édulcoré car le journal était prude. Le succès fut certain, devant beaucoup au scandale et à la curiosité mondaine : nombre d'abonnés du *‘Siècle’* protestèrent au nom de la morale, et l'un d'entre eux avoua enlever les pages reproduisant Béatrix pour qu'elles ne tombent pas entre les mains de ses enfants. À la fin 1839, il fut publié chez Souverain, en trois parties (*‘Une famille patriarcale’*, *‘Une femme célèbre’*, *‘Rivalité’*) sous le titre *‘Béatrix ou les Amours forcés’*. En novembre 1842, il fut inséré dans *‘La comédie humaine’*, au tome III des *‘Scènes de la vie privée’*. Une suite, sous le titre *‘Sabine’* ou *‘Sabine de Grandlieu’* ou *‘Les malices d'une femme vertueuse’*, enfin *‘Les petits manèges d'une femme vertueuse’* fut publiée en feuilleton dans *‘Le Messenger’*, du 24 décembre 1844 au 23 janvier 1845. Enfin, en novembre 1845, se retrouva dans *‘La comédie humaine’*, en tête du tome IV des *‘Scènes de la vie privée’*, sous le titre *‘Béatrix’*.

La première partie fait une large place à de splendides descriptions du site, des monuments et des êtres. Il rassemble plusieurs matières (la campagne, Paris, la vie privée) et plusieurs manières : (études de femmes, scènes dialoguées, effets de contraste). Il s'organise autour de trois figures féminines remarquables :

- Félicité des Touches, connue d'autre part sous le nom de Camille Maupin (un écrivain véritable, et un écrivain à succès, ce qui est rare dans *‘La comédie humaine’*), fortement inspirée à Balzac par George Sand, est une femme libre, qui choisit ses amants (dont Conti et Claude Vignon), et tient au salon célèbre, faubourg Saint-Germain, avant et après Juillet, sans marquer de rupture.
- Béatrix-Maximilienne-Rose, marquise de Rochechouart, véritable incarnation de la femme fatale, est tout aussi capable de perfidie que de sublimation. En 1842 son nom initial fut transformé en Rochefide (est-ce pour que Sabine puisse la nommer « *Rocheperfide* »?).
- Sabine de Grandlieu a trop d'amour pour Calyste, mais aussi des ressources, au point de faire parfois jeu égal avec Béatrix.

On cherche Marie d'Agoult derrière Béatrix, Georges Sand derrière Félicité et sans doute aussi Delphine de Girardin derrière Sabine.

Quant à Calyste se poursuit son déniement et son apprentissage de la conformité.

Peu à peu cette œuvre moins commentée que d'autres fut réhabilitée et placée au premier rang. Ainsi Julien Gracq, dans *‘Béatrix de Bretagne’* (dans *‘Préférences’*, 1961), outre sa tendresse pour les paysages bretons, accorda une préférence à ce « roman hors série » qui présente pour lui « une ampleur de registre à peu près unique » : « Les trois personnages s'enferment aux Touches. Non seulement on voit s'y jouer dans sa nudité le double drame de la fascination de la femme tombée par la pureté, de la fascination du héros chaste par l'ange noir - mais encore la passion chez ces trois personnages, portée à une température inconnue, tend à dépouiller son caractère individuel et à s'objectiver, atteint à un délire collectif, vraiment panique, devient quelque chose comme un milieu commun aussi indispensable à la vie de l'âme que l'air à la vie terrestre. » - « Le Conti de *‘Béatrix’* en qui Balzac, acteur-né, n'a pu manquer de mettre toutes ses complaisances. ».

Pour Anne-Marie Baron : « Dans ce roman des masques et des miroirs , la comédie mondaine se joue dans chaque mot et dans le regard muet des robes, des coiffures et des regards ».

Du 7 au 29 juillet 1845, fut publiée dans *‘L'époque’* la troisième partie de *‘Splendeurs et misères des courtisanes’* sous le titre *‘Une instruction criminelle’*

“Les comédiens sans le savoir”
(1846)

Nouvelle de 60 pages

“La cousine Bette”
(1846)

Roman de 435 pages

À Paris, en 1840, Lisbeth Fischer, peu gratifiée par la nature et humiliée par ses proches, est demeurée une vieille fille, jalouse de sa soeur, Adeline, qui a épousé le baron Hulot. Soldat de Napoléon devenu haut fonctionnaire au ministère de la Guerre, il la délaisse pour des maîtresses, au point de compromettre la situation de la famille. Lisbeth protège un exilé polonais, le comte Wenceslas Steinbock, qu'elle pousse à devenir un artiste ; il séduit ainsi et épouse Hortense, la fille d'Adeline. La haine invouée de Lisbeth étant alors exacerbée, elle commence à se venger en faisant tomber dans les filets de Mme Marneffe, une femme légère, et le baron Hulot et Wenceslas, l'habile séductrice recevant encore les hommages d'un aristocrate brésilien et du commerçant Crevel qu'à la mort de son mari elle épouse. Le baron Hulot, vieillard alors complètement ruiné, disparaît dans les bas-fonds de Paris où, sous une fausse identité, il s'unit successivement à plusieurs très jeunes filles. Mme Marneffe et Crevel meurent victimes d'un sortilège dispensé par le Brésilien. La fortune de la famille Hulot est rétablie et le baron est retrouvé grâce aux oeuvres de charité d'Adeline. Pourtant, le vieillard la trahit encore, tandis que la cousine Bette, qui a mis toute son énergie refoulée à salir l'honneur et à troubler la paix des deux couples sans jamais se trahir auprès d'eux, passe pour une bienfaitrice.

Commentaire

La jalousie forme la base de ce caractère plein d'excentricité dont Balzac avait annoncé qu'il serait « *un composé de ma mère, de Mme Valmore et de ta tante Rosalie.* »

Le roman fut, avec “*Le cousin Pons*”, sous le titre “*Les parents pauvres*”, intégré aux “*Scènes de la vie parisienne*” de “*La comédie humaine*”.

Le 10 octobre 1846, fut publié le douzième volume de “*La comédie humaine*”, le tome IV des “*Scènes de la vie parisienne*” contenant la troisième partie de “*Splendeurs et misères des courtisanes*” : “*Où mènent les mauvais chemins*”.

Le 1^{er} décembre, Mme Hanska fit une fausse couche, ce qui causa un profond désespoir chez Balzac.

En février 1847, il alla la chercher à Francfort et revint avec elle à Paris où elle resta jusqu'en mai.

Il publia :

“Le cousin Pons”
(1847)

Roman de 311 pages

Pons est un vieil homme qui est méprisé, considéré comme un pique-assiette par les siens jusqu'à ce qu'apparaisse la valeur de ce qu'il détient, car il collectionne les objets d'art. Dès lors, alors qu'il est malade, se trament les manoeuvres de comparses sinistres qui dépouillent également son compagnon et héritier, Schmucke, musicien à l'âme délicate et ingénue.

Commentaire

Le personnage donne l'image de la candeur vaincue par le mal.

Le roman fut, avec "*La cousine Bette*", sous le titre "*Les parents pauvres*", intégré aux "*Scènes de la vie parisienne*" de "*La comédie humaine*".

En mars 1847, Balzac s'installa rue Fortunée.

Le 28 juin, il rédigea son testament.

Il publia "*Un drame dans les prisons*", troisième partie de "*Splendeurs et misères des courtisanes*".

En septembre, il partit pour Wierzschnowia, en Ukraine, où il passa l'hiver avec Mme Hanska.

Au printemps 1848, il fut, pour la cinquième fois, victime d'un accès de diplopie inquiétant. Le docteur Nacquart, qui reconnaissait là les signes avant-coureurs de l'attaque cérébrale, s'efforça de traiter son patient par un régime, des purgations et des sangsues.

Il publia "*La dernière incarnation de Vautrin*", quatrième partie de "*Splendeurs et misères des courtisanes*".

Le 15 février 1848, il fut de retour à Paris.

Il réagit négativement aux révolutions de 1848.

Le 25 mai eut lieu, au Théâtre Historique, la première représentation de :

'La marâtre'

(1848)

Drame intime en cinq actes et huit tableaux

Le général de Grandchamp fut un général de Napoléon qui éprouve une haine meurtrière pour ceux qui ont trahi la cause. Cette haine provoque indirectement la mort de sa fille et de son amant, Ferdinand, le fils d'un soldat de l'Empire traître à Napoléon, et de ce fait condamné par le général. La situation est compliquée par la passion coupable de Gertrude, la femme du général et la belle-mère de Pauline, pour l'amant de celle-ci. Les deux femmes s'affrontent. Pauline et Ferdinand meurent empoisonnés et Gertrude se repent.

Commentaire

Le principal intérêt de la pièce réside dans la lutte entre les deux femmes, qui est dépeinte avec la vivacité et la perspicacité propres à Balzac. On souhaite voir la vertu triompher, et Pauline unie à l'excellent Ferdinand. Le dénouement n'est pas satisfaisant. La jalousie de Gertrude et la haine du général n'ont pas été proprement fusionnées.

La pièce obtint un franc succès. La presse ne put que s'incliner : Balzac avait bel et bien obtenu la «*rénovation*» dramatique qu'il souhaitait. «Le théâtre a vieilli de cinquante ans en deux mois, écrivit Gautier. Les vieilles formes en usage sous le régime constitutionnel ne peuvent plus suffire aujourd'hui. Sous un gouvernement nouveau, il faut du neuf, et il n'y a plus rien de neuf au monde que le vrai.» Et il rattachait "*La marâtre*" «à cette école du drame vrai, inaugurée brillamment le siècle dernier, par Diderot, Mercier et Beaumarchais», ce qui fit sans aucun doute le plus grand plaisir à Balzac, grand admirateur de Beaumarchais depuis sa jeunesse.

Les événements politiques, hélas, vidaient les salles de théâtre, et la pièce dut être retirée après vingt-six représentations. Ce fut la dernière œuvre dramatique de Balzac représentée de son vivant.

À la fin juin 1848, Balzac fit son dernier séjour à Saché.

Le 17 août fut lu devant le comité de la Comédie-Française :

‘‘Mercadet, le faiseur’’
(1848)

Comédie en cinq actes

Si Mercadet est bien le personnage principal, c'est cependant autour de l'argent que tourne l'intrigue. Pour lui, ce n'est plus un but, mais une passion. C'est autour de l'argent que s'organise la vie de cet homme d'affaires ruiné, qui jongle avec des millions imaginaires pour croire encore à sa fortune. C'est à cause de lui qu'il sacrifie sa fille, Julie. Des scènes de surprises ridicules se succèdent jusqu'au retour du fugitif avec une grande fortune, les créanciers avides étant à la fin complètement remboursés et la justice satisfaite par le mariage de Julie à l'homme pauvre qu'elle a choisi.

Commentaire

Le comique de la pièce a quelque chose de celui de Molière. La situation en est une dont Balzac pouvait avoir fait l'expérience, mais qu'il avait appris à considérer avec une touche d'humour grâce à la maturité que lui donnait son précoce vieil âge. Dans ses romans, il avait fait de l'argent le plus puissant facteur de la vie sociale. Il décrit la pauvreté comme le mal suprême et la richesse comme l'objet des aspirations de tous. C'est dans cette perspective que se placent Mercadet et ses manigances.

La pièce fut écrite de 1838 à 1840. Après l'avoir offerte à plusieurs théâtres, Balzac la présenta à la Comédie Française. Le 17 août 1848, le comité, présidé par M. Lockroy, la reçut à l'unanimité. Mais, les 14 et 15 décembre de la même année, le comité, présidé par M. Bazennerye, assista à une nouvelle lecture : cette fois, la pièce ne fut reçue qu'à correction, ou, pour mieux dire, refusée. Balzac allait mourir sans avoir pu réaliser son rêve, sans avoir connu cette gloire du théâtre qu'il avait passionnément désirée, et que lui aurait donnée sa dernière œuvre dramatique qui est la meilleure qu'il ait écrite. On peut penser que, s'il avait vécu plus longtemps, il serait devenu un excellent auteur dramatique. Après sa mort de Balzac, ses héritiers s'entendirent avec d'Ennery, lui confièrent le manuscrit ; et un an après, ‘‘Mercadet le faiseur’’, réduit de cinq à trois actes, fut représenté sur la scène du Gymnase, le 24 août 1851. Elle n'eut pas le succès espéré, même si la première représentation fut admirable. Ce fut les larmes aux yeux que Geoffroy, qui tenait le rôle principal, jeta au public le nom de Balzac.

La Comédie Française la mit à son répertoire le 22 octobre 1868. Elle ne la reprit ensuite que le jour du centenaire de Balzac, au mois de mai 1899, en la faisant précéder d'un extrait d'une comédie qui aurait été une suite du ‘‘Tartuffe’’ de Molière.

‘‘L'envers de l'histoire contemporaine’’
(1848)

Roman de 213 pages

Première partie : ‘‘Madame de La Chanterie’’

En 1836, à Paris, le jeune Godefroid, en proie au « mal du siècle », choisit de redonner « *un sens à sa vie* » en s'imposant de « *vivre à l'écart* ». La lecture d'une petite annonce fait de lui, par hasard, le pensionnaire, rue Chanoinesse, dans l'île de la Cité, de la baronne de La Chanterie. Il réalise alors sa fortune, paie ses dettes et place le reste de ses capitaux chez Frédéric Mongenod, qui se trouve être aussi le banquier de la baronne. Sa nouvelle vie est marquée par la rencontre des autres pensionnaires. Il obtient de « *M. Alain* » qu'il lui raconte son « *aventure* ». Celui-ci ne se pardonne pas d'avoir longtemps douté de l'honnêteté d'un ami, père de Frédéric Mongenod. Le « *repentir* »

décida de son affiliation à la société charitable des Frères de la Consolation, établie rue Chanoinesse et fondée, sous la Restauration, par le juge Popinot et Mme de La Chanterie. Un mot malheureux de Godefroid en faveur de la peine de mort et l'effet qu'il produit sur la baronne rendent nécessaire une explication, qui fait l'objet d'un deuxième récit de M. Alain. Impliquées, sous l'Empire, dans le procès dit des « *chauffeurs de Mortagne* », Mme de La Chanterie et sa fille avaient été respectivement condamnées à la prison et à la peine de mort, à la suite d'un réquisitoire féroce du procureur de Caen, le baron Bourlac. Les progrès accomplis par Godefroid le rendent digne d'une « *initiation* ».

Deuxième partie : “*L'initié*”

Godefroid est chargé d'enquêter sur un certain « *M. Bernard* », qui vit misérablement, rue Notre-Dame-des-Champs, avec sa fille, Vanda de Mergi, qui est atteinte d'une mystérieuse maladie (« *la plique polonaise* »), et son petit-fils, Auguste. M. Bernard n'est autre que le baron Bourlac. Les Frères de la Consolation ne lui refuseront pas leur aide. Cependant qu'appelé par Godefroid, le docteur Halpersohn guérit Vanda, leur intervention permet l'édition de son grand ouvrage de jurisprudence, “*L'esprit des lois modernes*”, qui lui vaut une chaire en Sorbonne. Une indiscretion de Godefroid lui révèle l'identité sinon l'adresse de sa bienfaitrice et ancienne victime. Bourlac fait suivre Godefroid par Auguste, son petit-fils. Il se rend alors rue Chanoinesse, où on lui accorde son pardon. Il lui appartiendra, après son « *initiation* » de tenir les comptes des Frères de la Consolation.

Commentaire

“*L'envers de l'histoire contemporaine*” doit beaucoup à son titre : l'oeuvre est plus souvent citée que lue, et sans doute parfois à contresens, puisque l'envers est ici le bien, tout autant que la détresse morale et la misère matérielle, déjà fort présentes à l'endroit. Mais le roman était à contre-siècle : au coeur de l'ancien Paris, à l'ombre de la cathédrale, dans l'île de la Cité ; l'histoire est arrêtée dans la remémoration du passé. C'est un peu le passé fictif de “*La comédie humaine*” puisque les Chouans sont de retour, et la « *ténébreuse affaire* » des années impériales. On voudrait ne pas voir quelque malice satirique dans l'évocation d'un rituel de la sainteté. Certes, l'opposition de la philanthropie et de la charité (comme de la « *loi* » et des « *moeurs* ») constitue bien une des idées-forces du roman. Et c'est à un frère de l'Ordre de la Consolation que l'avenir appartient. Est-ce un congé définitif donné à la société, décidément irrécupérable ? On ne peut s'empêcher de penser que Balzac en fait exprès un peu trop, au moins dans la seconde partie, et il est difficile de ne pas soupçonner quelque malice parodique dans la scène finale du pardon, avec ses effets mélodramatiques et son angélisme sulpicien. La première partie, par récits rétrospectifs, introduit à l'action principale : l'« *initiation* » d'un jeune bourgeois à « *la vivante image de la Charité* ».

Ce roman à thèse, roman de la résignation, de l'expiation, de la mémoire légitimiste, de la pathologie nerveuse, roman de la nuit qui ne dédaigne pas les ressources du secret, n'a pas suscité de nombreux commentaires et son interprétation demeure aujourd'hui hésitante pour le genre et controversée pour le sens.

Balzac passa l'année 1849 en Ukraine auprès de Mme Hanska. Sa santé se détériorait.

Le 14 mars 1850, il épousa Ève Hanska à l'église Sainte-Barbe de Berditchev.

Le 20 mai, ils arrivèrent à Paris. La santé de Balzac déclinait rapidement : à la fin de juin, il ne pouvait plus écrire.

Alors que Victor Hugo l'avait visité dans l'après-midi, il mourut dans la nuit du 17 au 18 août 1850, à l'âge de cinquante et un ans. Sa mère seule était à son chevet ; son épouse s'était retirée depuis longtemps. Son mariage ne l'a-t-il pas achevé alors qu'il était déjà épuisé par son grand oeuvre ? À moins que, malade, il aurait, selon Patrick Besson, préféré mourir quand il comprit que Bianchon, le médecin de “*La comédie humaine*”, ne viendrait pas à son chevet, car il n'avait pas confiance dans les médecins qu'il n'avait pas inventés !

Sur sa tombe, au Père-Lachaise, le 21 août 1850, Victor Hugo déclara : « À son insu, qu'il le veuille ou non, qu'il y consente ou non, l'auteur de cette œuvre immense et étrange est de la forte race des écrivains révolutionnaires. Balzac va droit au but. Il saisit corps à corps la Société moderne ».

“Les petits bourgeois”

(posthume, 1854)

Roman de 190 pages

Commentaire

Balzac y travailla en 1844 à son retour de Russie, mais il l'abandonna pour se consacrer à *“Modeste Mignon”* dont le sujet offrait d'ailleurs, à l'origine, quelques analogies avec le sien, et il est resté inachevé.

“Le député d’Arcis”

(posthume, 1854)

Nouvelle de 105 pages

Commentaire

Ce premier épisode d'un ensemble resté inachevé a pour thème une élection en province, placée en 1839, dans le système censitaire de l'époque. Certains lecteurs du XXI^e siècle ne manqueront pas de faire des rapprochements avec l'atmosphère des collèges de grands électeurs de certaines élections sénatoriales contemporaines.

“Les paysans”

(posthume, 1855)

Roman de 330 pages

Une rivalité oppose le général de Montcornet, qui veut mettre en friche la terre de sa propriété des Aigues, et les paysans dirigés par Gaubertin. La violente lutte aboutit à la vente du domaine. Mais les paysans n'y gagnent rien car les nouveaux propriétaires le dépècent pour assurer leurs profits.

Commentaire

Balzac laissa inachevé ce roman qui fut terminé et arrangé par Mme Hanska. Il fut placé dans les *“Scènes de la vie de campagne”*.

Balzac mourut à Paris, le 18 août 1850.

Dans sa vie, Balzac, homme expansif et même extravagant, manifesta toujours le goût pour la tragédie vécue au quotidien. Ainsi, put-il, sur le mode pathétique, écrire d'une de ses amantes : *«J'abhorre Mme de Castries, car elle a brisé ma vie sans m'en redonner une.»* Il transposa sans cesse sa vie en une vie romancée, ne fut jamais véridique quand il se dépeignit lui-même. Le témoignage de ses œuvres a plus de valeur que ses paroles et que ses lettres.

La blessure de son enfance mal aimée fit de lui un ambitieux, un travailleur acharné à l'esprit aventureux, qui échafauda toute sa vie des plans pour faire fortune, par des moyens parmi lesquels figurait la littérature vers laquelle il fut rejeté quand ses tracasseries financières l'y contraignirent. Il avait la conscience d'appartenir à la première génération d'écrivains qui allaient pouvoir, devoir, vivre de leur plume, se trouver dans une situation de marché et il fut le premier à s'adresser au grand public, ce qui impliquait la soumission à des patrons de presse, des éditeurs, des commerçants qui, indifférents aux affaires de la création, imposaient un rythme de production.

Cette création, qui fut pour lui une forme de catharsis, lui fit, en vingt ans, bâtir une impressionnante cathédrale de papier de quelque quatre-vingt-dix romans et nouvelles, trente contes, cinq pièces de théâtre, riche de deux mille personnages par lesquels, selon sa formule, il fit « *concurrence à l'état-civil* », tableau de la société française de 1789 à 1848.

« *La comédie humaine* » est caractérisée par trois éléments : le sens de l'observation, l'imagination et la construction.

Balzac avait constaté que penser et écrire le monde impliquent une même méthode : l'observation, une esthétique qui est le réalisme. Il fut le premier écrivain à vouloir rendre compte du réel avec précision et même avec une rigueur scientifique, déclarant : « *L'auteur croit fermement que les détails constitueront désormais le mérite des ouvrages improprement appelés romans* ». D'où le soin minutieux qu'il donna aux descriptions et aux portraits. Son réalisme consista à aborder les personnages de l'extérieur, à nous en faire d'abord des portraits physiques détaillés, vigoureusement accusés et colorés, fondés sur des observations physiologiques de leurs visages, de leurs statures, de leurs comportements pour lesquels il introduisit la médecine dans le roman, évoquant le magnétisme, la physiognomonie de Lavater, la phrénologie de Gall, la pathologie nerveuse explorant les tréfonds les plus troubles de l'âme. Les vêtements révèlent les caractères, les vices ou les passions. Vulgaire ou distingué, leur nom même est significatif, est déjà un portrait. Ils sont insérés dans leur milieu où ils se mesurent à des forces hostiles avec lesquelles il faut compter. Il suscita ainsi une humanité tout entière si vraisemblable que tout le monde y crut, qu'elle devint vraie, qu'elle envahit la société, s'imposa et passa du rêve dans la réalité.

Il se livra à une peinture de la société qui lui parut soumise à ces trois passions que sont l'or, la gloire et le plaisir, qui, pour lui, réglaient le comportement de ses contemporains. Il ne voulait pas tant dénoncer telle injustice, mais montrer l'importance de certains rouages. Le principal est l'argent dont il souligna la prédominance dans toutes les décisions humaines, car, instrument des puissances de la Bourse, de la politique et du journalisme, il est le moteur dans cette « *réunion de dupes et de fripons* » qu'est chacune des classes sociales. Il inventa le terme même de « *modernité* » pour désigner son époque, qu'il considérait comme radicalement neuve, différente de celle de la Révolution, avec ses figures emblématiques : celle du jeune homme qui cherche sa voie dans la société ; celle du provincial qui monte vers Paris où se concentre la « *meritocratie* » tandis que les campagnes pauvres se désertifient ; celle de la femme dont les droits ne sont pas reconnus ; celle de l'individu qui se détache de la médiocrité ambiante parce qu'il est doué d'une volonté de puissance servie par l'énergie. À son insu, à ainsi l'observer, le conservateur qu'il était devint le contempteur de sa société. Il constata que le dynamisme de la poussée sociale du début du XIXe siècle laissait des victimes, que l'aristocratie était divisée en corsaires qui accédaient au pouvoir politique mais n'étaient que des parasites condamnés à disparaître tôt ou tard, et en « *émigrés de l'intérieur* », les meilleurs parmi les aristocrates que sont les hobereaux de province, qui se tenaient soigneusement à l'écart des moyens de production, marquaient avec ostentation leur mépris pour la bourgeoisie laborieuse et étaient voués à la stérilité conservatrice. D'ailleurs, la politique sous-tend l'ensemble de « *La comédie humaine* », donnant lieu cependant aux interprétations les plus contrastées : fut-il un contre-révolutionnaire, attaché à « *la religion et à la monarchie* », voulant consolider la société dans ses structures traditionnelles, ou un progressiste qui eut conscience d'un profond déséquilibre économique et social, qui souhaita une amélioration du sort des classes pauvres mais sans proposer des remèdes bien définis ? En tout cas, il ne fut pas un démocrate, mais, héritier de l'idéologie napoléonienne, un théoricien du pouvoir fort. Enfin, à partir de l'évocation de son époque, il voulut

dégager les «*principes naturels*» régissant les sociétés humaines. Et, en dépit du temps passé, le monde français décrit dans “*La comédie humaine*” reste bien vivant et souvent très actuel.

L'imagination immense de celui qui était, pour Baudelaire, un «*visionnaire passionné*», l'imagination la plus grande, la plus dense depuis Shakespeare, lui permit de jouer sur plusieurs registres. Ce réaliste, persuadé de l'existence d'interférences constantes entre le matériel et l'immatériel, comme entre le milieu et l'être humain, le physique et le moral, a aussi été un écrivain fantastique, qui reconnut sa dette envers E. T. A. Hoffmann. Il s'attacha notamment à peindre les «*ravages de la pensée*», lorsqu'elle s'assimile à une passion si extrême qu'elle condamne l'être qui la nourrit avec ses proches. Dans ce monde grouillant de personnages typiques, se détachent des monomanes qui évoluent au sein d'une société qui les suscite et les explique.

La construction, enfin, fut sans doute la pierre de touche de l'édifice balzacien. Le principe du retour des personnages d'une œuvre à l'autre, qu'il conçut dès 1833, fut un véritable coup de génie. L'individu n'est plus un reflet du monde mais son analogie pure et simple ; en réapparaissant régulièrement, il peut incarner tous les comportements susceptibles d'affiner le tableau de la société.

Mais ces trois caractéristiques seraient restées lettre morte si elles n'avaient pas été mises en valeur par un sens aigu de la narration. Conteur avant tout, Balzac a donné ses lettres de noblesse au roman qui, après sa mort, était devenu le premier des genres littéraires. Pour deux raisons majeures : il l'a pris au sérieux, soupçonnant qu'il pouvait être un instrument de connaissance de l'être humain dans toutes ses dimensions ; il eut cette intuition géniale de penser que la vie quotidienne des gens, toutes conditions confondues, est un sujet digne d'étude, qu'on peut donner une dimension héroïque aux drames intimes. Son influence est, aujourd'hui encore, perceptible dans toute réflexion sur le roman, même si on qualifie de « roman balzacien » une œuvre rédigée de façon traditionnelle, qui photographie les choses et les sentiments plutôt que de les suggérer.

Pourtant, ce réaliste fut, par son style, un romantique. Le style étant l'homme, sa tendance au renchérissement, à l'enflure, s'y manifesta. D'où une écriture appuyée, qui manque d'aisance, de pureté, de mesure, de goût, de justesse. Mais il était le premier à s'affliger de ce style bien personnel : il apporta constamment des corrections, des ajouts, qui étaient le fruit d'une volonté tenace et joyeuse, d'une expérimentation toujours en éveil ; il fit des efforts prodigieux pour atteindre ce qu'il croyait être la perfection du style, application qui le plus souvent le gâtait encore plus mais qui était l'expression vigoureuse de son tempérament. Aussi Sainte-Beuve put-il l'opposer aux écrivains du XVIII^e siècle qui « n'écrivaient qu'avec leur pensée » alors qu'il y met « son sang et ses muscles », qu'il n'a pas « le dessin de la phrase pur, simple, net et définitif ; il revient sur ses contours, il surcharge ; il a un vocabulaire incohérent, exubérant, où les mots bouillonnent et sortent comme au hasard, une phraséologie physiologique, des termes de science, et toutes les nuances de bigarrure. » Il recourut en effet à des accumulations, à des métaphores colorées, à des traits saillants, à des mots de nature. Mais sa puissance verbale étant sans égale, il a su varier l'emploi des épithètes, trouver des alliances de mots, créer des mots. Sa phrase, soumise à ce qu'on a pu appeler l'irrésistible cadence balzacienne, donne souvent dans la grandiloquence. Mais le réaliste dut trouver le langage propre à chaque milieu, au point qu'on peut dire qu'il n'y a pas un style de Balzac mais des styles et qu'ils contribuent à nous imposer la présence intense des personnages, à souligner les situations dramatiques.

De cette manière ce grand créateur de vie qui allia une énergie intense au sens de l'architecture la plus ample élaborait une œuvre, unique dans la littérature française, qui fait de lui à la fois un historien, un témoin de son époque, un penseur et un maître de la fiction et de l'émotion.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)